

940.341

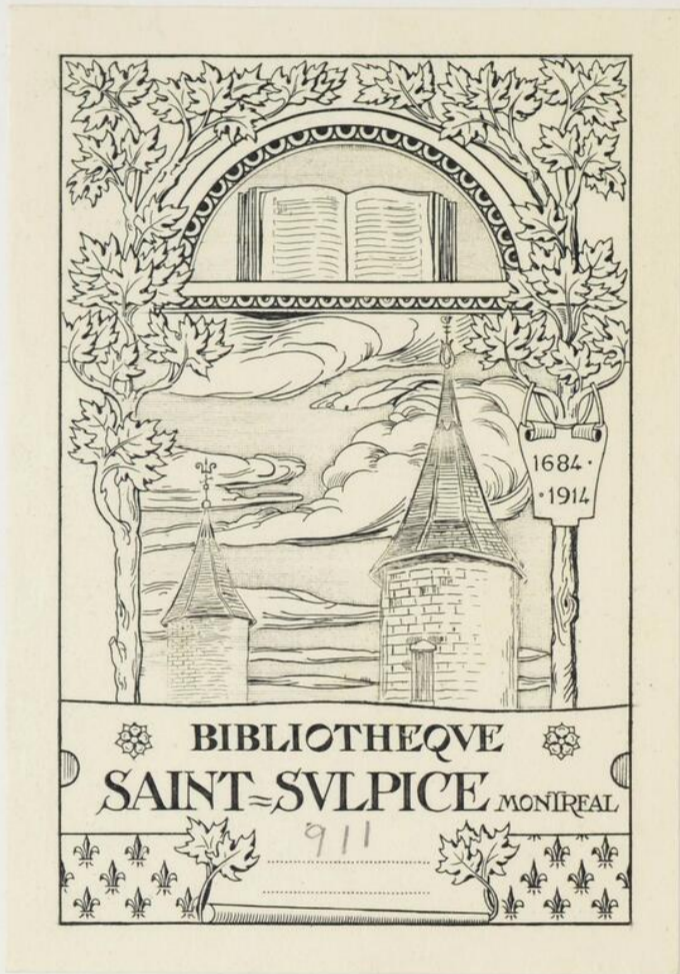
R654g

1918

FOL

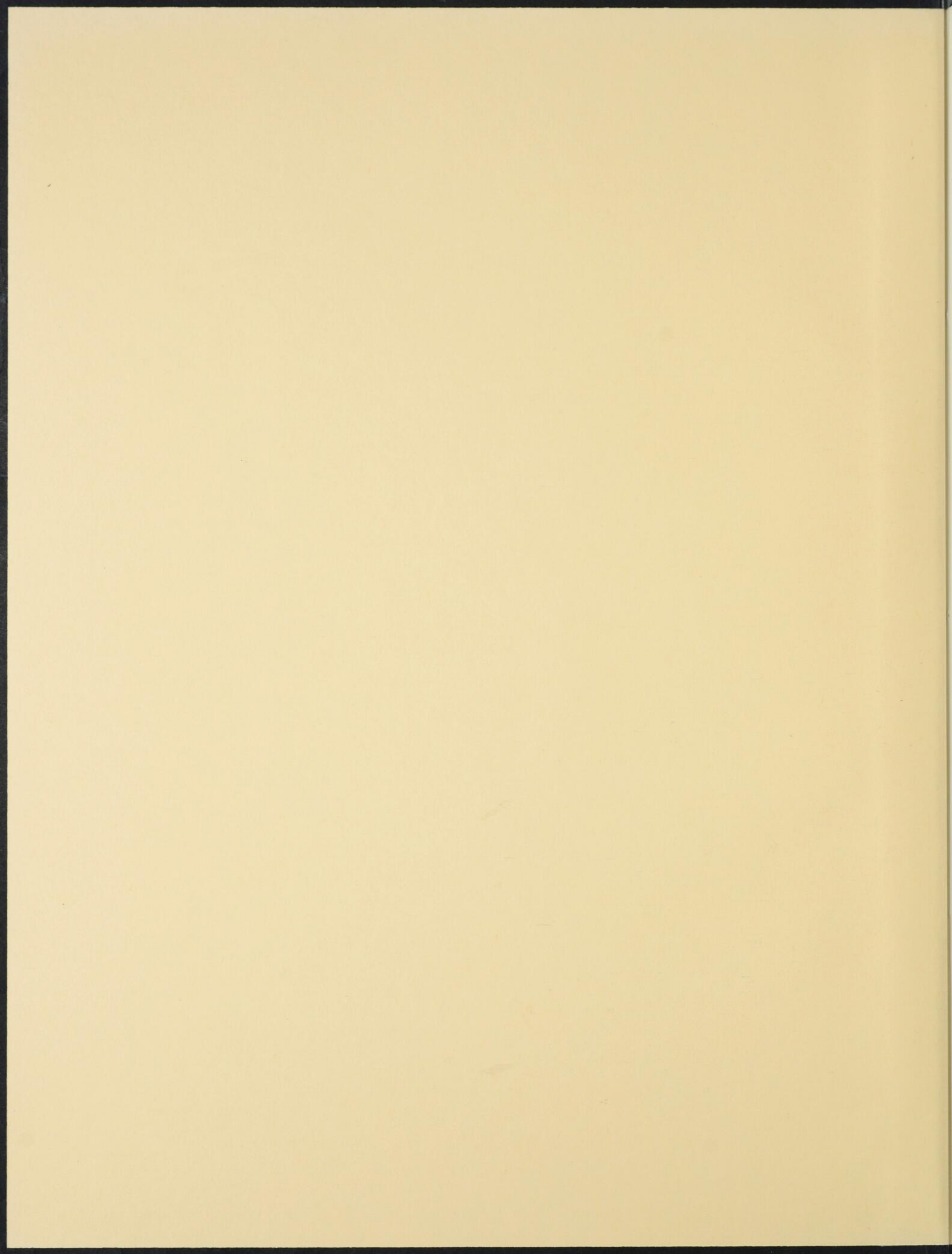
LA GRANDE GUERRE
ET
L'EFFORT BRITANNIQUE

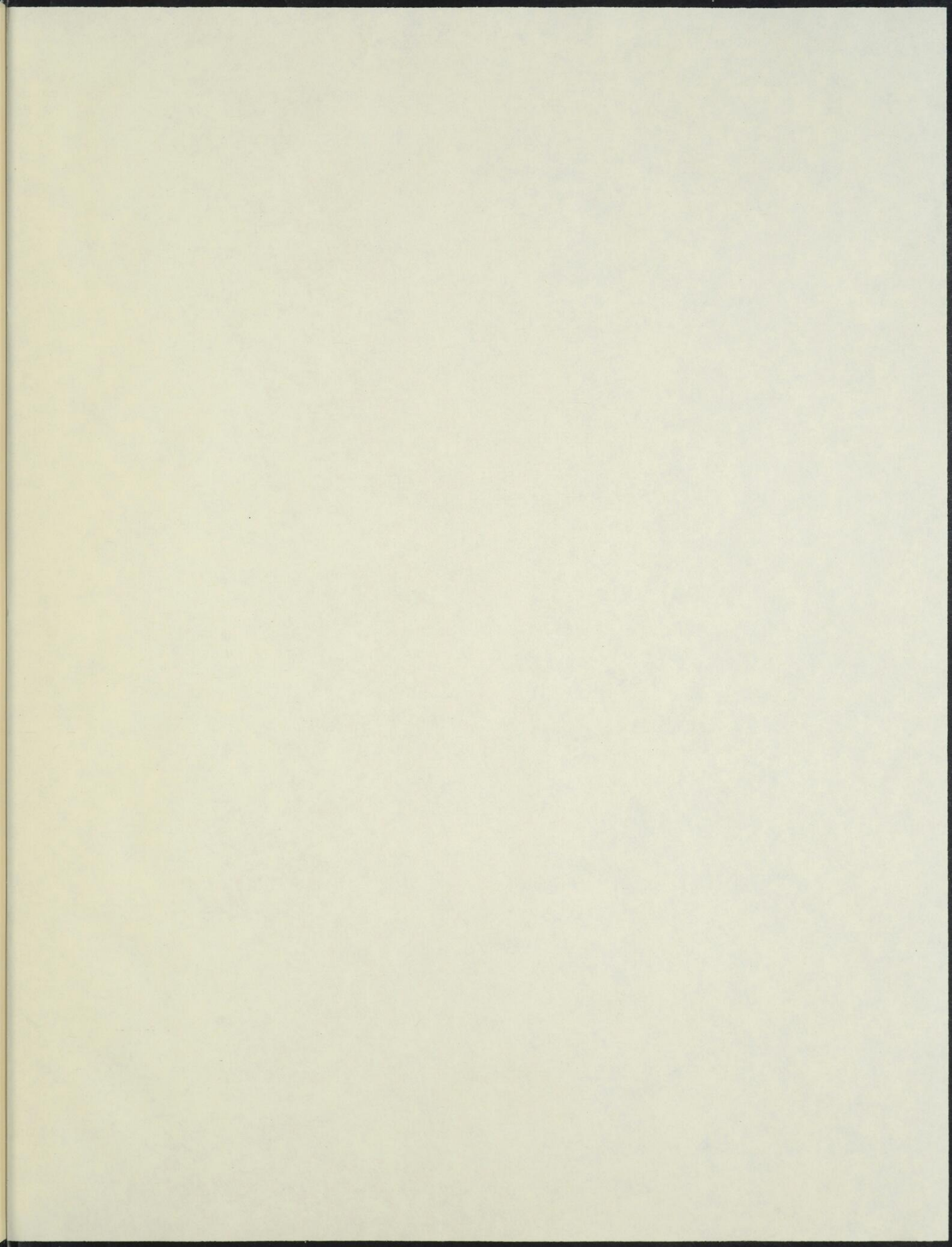
B. S. S.

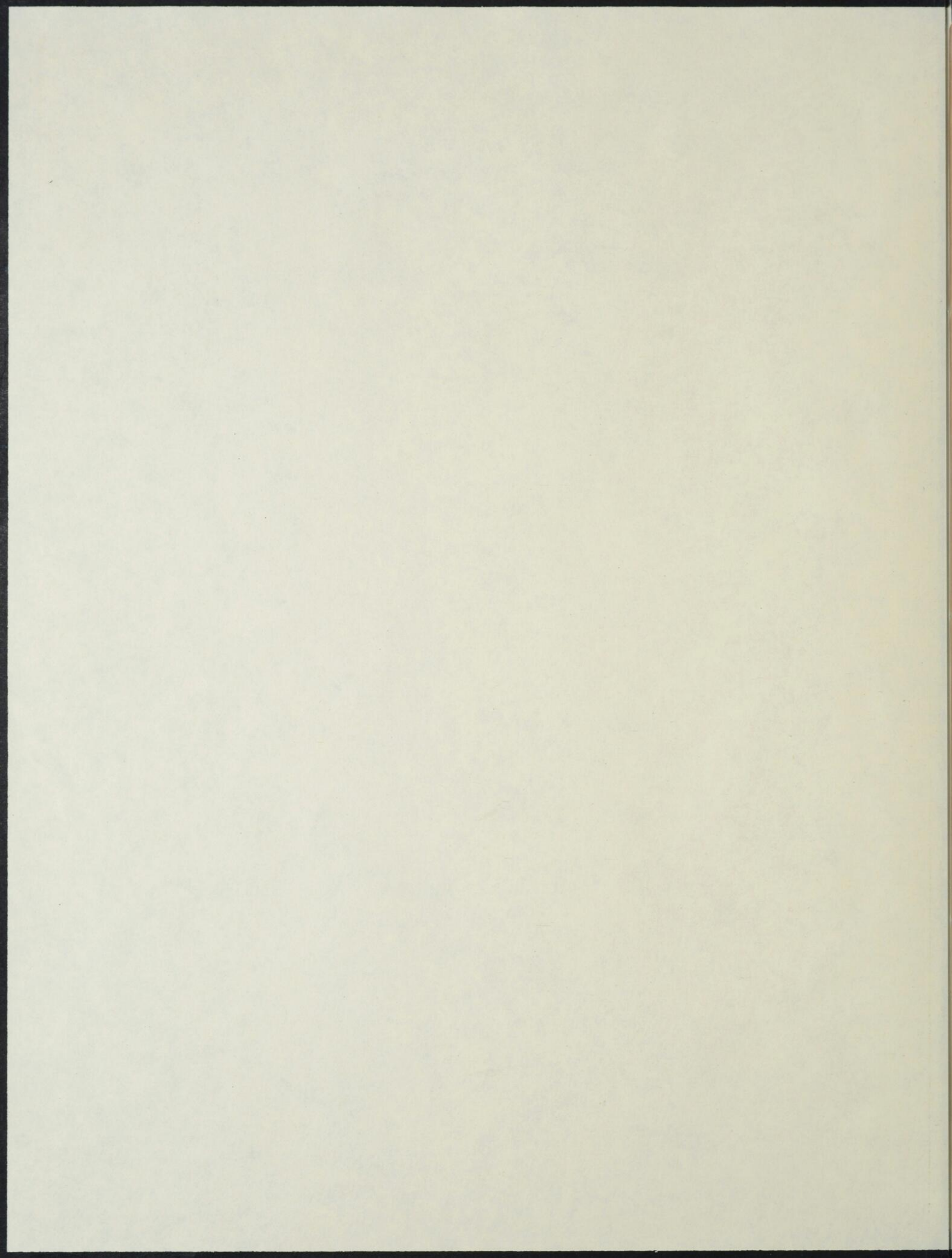


Bibliothèque
et Archives
nationales

Québec 







La Grande Guerre

et

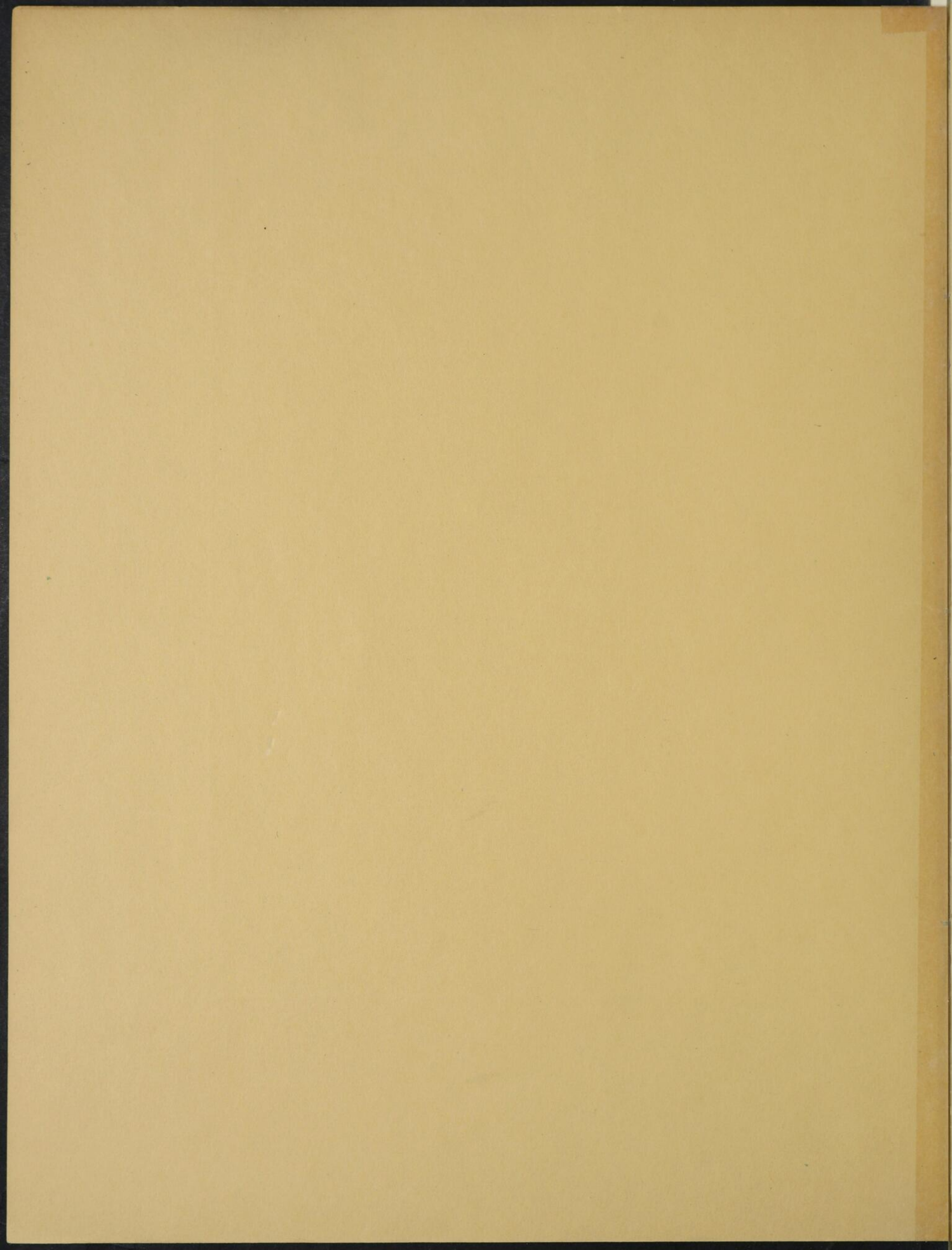
l'Effort Britannique

*Voyage des journalistes canadiens en
Angleterre et en France. — Confiance
générale en une victoire prochaine.*

*Vimy—Arras—Verdun—Ypres—La flotte anglaise
—Le travail des femmes dans les usines—
Les hôpitaux, etc., etc.*

(EXTRAITS DE "LA PATRIE")

1918



à Monsieur de la Roche
au Château de la Roche
sur le Rhin.
J. R.



M. CH. ROBILLARD,
Rédacteur-en-chef de la *Patrie*

La Grande Guerre

et

l'Effort Britannique

*Voyage des journalistes canadiens en
Angleterre et en France. — Confiance
générale en une victoire prochaine.*

*Vimy—Arras—Verdun—Ypres—La flotte anglaise
—Le travail des femmes dans les usines—
Les hôpitaux, etc., etc.*

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-GULPIER

(EXTRAITS DE "LA PATRIE")

1918

La Grande Guerre

REPRODUCTION
SANS DROIT

95829

*150 exemplaires seulement ont
été imprimés, pour distribution
personnelle.*

Exemplaire N^o 92

A. Robillard

1874

La Grande Guerre et l'Effort Britannique

LE TORRENT AMERICAIN

Londres, 10 juillet 1918.

Les journalistes canadiens qui ont accepté l'invitation du gouvernement impérial d'aller étudier sur place le gigantesque effort que l'Angleterre accomplit pour aider les alliés, après quatre années de luttes formidables, à mettre en pièces le colosse prussien, ont fait la traversée sur un "convoi" de navires qui portaient plus de trente mille soldats américains. Une autre flottille, presque aussi considérable, suivait de près. C'est un vrai torrent que les Etats-Unis déversent en ce moment sur l'Europe. Cent mille hommes sont jetés chaque semaine dans l'épouvantable fournaise ! Qui eût jamais pensé, au début de la guerre, que ce prodige fût possible ?

Notre convoi, parti d'un port de l'Atlantique le 26 juin, se composait de neuf gros paquebots de 12 à 35,000 tonnes, de deux transports et d'un vaisseau-pétrole. Un croiseur américain et un croiseur auxiliaire anglais battaient la marche. Dans la nuit obscure, comme au jour le plus ensoleillé, même dans la brume la plus épaisse, tous ces vaisseaux allaient à une même allure, à égale distance les uns des autres. Les plus petits protégeaient les plus imposants qui occupaient le centre. C'était un spectacle fort intéressant. Et l'on réalise mieux, en voyant tout cela, l'extraordinaire puissance et la parfaite organisation des forces navales de l'Angleterre et des pays alliés.

Des avions nous ont accompagnés tout le premier jour de la traversée. Les sous-marins allemands, qui accomplissent leurs forfaits le long des côtes américaines comme sur les mers autour des îles britanniques, n'ont pu arrêter notre course. Nous sommes arrivés à Liverpool après 13 jours de traversée.

—:o:—

Le 1er juillet, jour de la confédération, les journalistes canadiens

ont organisé une soirée patriotique à laquelle la plupart des passagers et des centaines d'officiers américains ont assisté. Des orateurs ont exalté la part remarquable que le Canada prend à la grande guerre et proclamé l'irrésistible résolution des Alliés de ne mettre bas les armes que lorsque les Boches auront été vaincus et repoussés chez eux. Les journalistes français, qui sont l'objet des plus grands égards de la part de leurs confrères des diverses provinces anglaises et qui ne cessent de tenir la délégation en gaieté, ont chanté quelques-uns de nos airs nationaux. Québec se fait de bons amis !

—:o:—

Le jour de fête de l'Indépendance des Etats-Unis, le croiseur américain a tiré un salut de vingt-un coups de canon. Tous les navires étaient pavoisés. Sur chacun, les soldats ont organisé des concerts, des sports divers. Nos grands voisins s'amusaient comme de petits enfants ! Ils ne songeaient pas un instant que bientôt ils verseront leur sang pour la grande cause qu'ils vont défendre et faire triompher.

Au cours d'un éloquent discours, le commandant des troupes américaines a reconnu que les Etats-Unis sont entrés tardivement dans l'universel conflit, mais il a affirmé que l'Oncle Sam est résolu de mettre toutes ses incommensurables ressources au service des alliés. Vingt-cinq millions de soldats seront envoyés sur les champs de bataille, s'il le faut, pour terrasser la brute allemande qui menace la liberté du monde. La démocratie doit l'emporter sur le kaiserisme !

Le peuple américain est aujourd'hui debout, unanime, frémissant d'enthousiasme. Les souffrances de la Belgique et les blessures de plus en plus saignantes de la France ont tout particulièrement touché les fibres les plus vibrantes de son cœur épris de liberté. Le tricolore et le drapeau belge claquent au vent dans tous les coins de la grande République voisine. Dans les cinémas, au théâ-

tre, dans les hôtels et les rues, sur la place publique, partout, l'on n'entend que chants patriotiques. Les rangs de l'armée des Etats-Unis grossissent chaque jour. Des millions de solides gaillards, blancs et noirs, sont déjà sous les armes. D'ici à l'automne, l'Oncle Sam aura une armée près de deux millions de soldats. Il y en a aujourd'hui près d'un million et demi de rendus en France.

Les Allemands, qui se complaisaient à ridiculariser l'effort américain, succomberont devant ce torrent qui roule ses vagues colossales vers les rives de la France meurtrie.

Tes tourments, ô France affligée, achèvent, car la puissante nation qui a reçu ton concours généreux pour conquérir son indépendance, fera bientôt luire à tes yeux anxieux et ravis l'aube sereine de la victoire !

—o—

La Censure ne permet guère que je donne aux lecteurs plus de détails sur notre voyage. Il est défendu de mentionner les noms des transports et d'indiquer les ports d'où ils viennent et où ils vont, de publier quoi que ce soit qui puisse servir à l'ennemi. Je puis toutefois dire que le paquebot qui nous a portés ainsi que le croiseur auxiliaire qui nous a escortés sont de vieilles connaissances dans le port de Montréal, 2,500 soldats américains étaient à notre bord ; le plus gros navire en contenait plus de 5,000. Tout le long du jour, les soldats se réchauffaient au soleil sur le pont ou se livraient à des exercices de culture physique, etc. L'autre jour, l'un des transports dut stopper pour repêcher trois soldats qui étaient tombés à l'eau en jouant. A huit heures du soir, toutes les lumières qui peuvent être vues de l'extérieur sont éteintes et les hublots, avec leurs vitres peinturées, hermétiquement fermés. De sorte qu'aucun jet de clarté qui révélerait aux sous-marins ennemis la présence d'un navire ne saurait filtrer au dehors. A huit heures et demie, internement général ; les passagers sont tenus de se réunir au

salon ou de réintégrer leur cabine. Ces restrictions que la discipline et la précaution rendent nécessaires sont le plus grave désagrément de la traversée. La fumée de la pipe ou des cigares et la chaleur du vaisseau vicent promptement l'atmosphère. Les passagers et les soldats doivent porter constamment une ceinture de sauvetage. Le port de cet indispensable appareil constitue l'une des curiosités du voyage. Si le danger d'être torpillé n'était pas aussi imminent, ce serait un fou rire général. Rien de plus grotesque que le spectacle de milliers de personnes se promenant sur le pont, dans les couloirs et les salons du vaisseau ! Mais comme il importe de protéger toutes ces vies humaines, l'on ne se préoccupe guère de savoir si les mesures auxquelles recourent les autorités prêtent à rire ou à pleurer. Seuls les employés du navire sont exemptés de porter leur ceinture de sauvetage. La consigne est de ne tolérer aucun abus. La discipline militaire est très sévère, surtout la nuit.

Chaque matin, à dix heures, exercice de sauvetage. Tout le monde se réunit sur le pont. Les passagers se rangent près de la chaloupe qui leur est assignée, chaque chaloupe devant contenir de cinquante à quatre-vingt personnes.

La traversée dure treize ou quatorze jours. Les plus rapides transports ralentissent leur course de façon à ne pas fatiguer les vaisseaux plus lents.

Les journalistes ont pu suivre le cours des événements militaires ou politiques durant tout le voyage, grâce à un bulletin imprimé chaque jour et contenant les nouvelles les plus intéressantes reçues par voie de télégraphie sans fil.

Nous sommes arrivés à Londres cet après-midi.

Demain nous attaquerons le programme qui a été préparé pour rendre la visite des journalistes canadiens intéressante. Vendredi soir, grand banquet au Savoy, offert par lord Beaverbrook, ministre de l'Information, en l'honneur des journalistes actuellement à Londres. Le premier ministre Lloyd George et un certain nombre de ses collègues y assisteront, ainsi que sir Robert Borden et ses ministres.

La semaine prochaine, visite des régions dévastées de la France.

Je m'efforcerais, si le temps me le permet, de faire suivre ces quelques notes incohérentes jetées à la hâte, en mettant le pied sur le sol anglais, d'un compte-rendu de notre voyage au front.

—o—

29 août.

M. Ch. Robillard, rédacteur-en-chef de la PATRIE, est revenu ce matin d'Europe. Notre confrère est un peu fatigué et enrhumé, mais d'excellente humeur.

Ce qu'il a vu au front et à l'arrière lui permet de croire que la guerre sera bientôt terminée, avant un an. Il est convaincu que le concours des Etats-Unis sera le facteur décisif. Il y aura sous peu 2,000,000 de soldats américains sur la ligne de feu; au printemps, il y en aura trois millions. L'armée française, toujours vaillante et héroïque, est magnifiquement secondée par l'armée anglaise et les troupes des colonies dont l'organisation est vraiment formidable. Les Boches, écrasés et décimés dans la poche de la Marne et sur tout le reste du front, seront à brève échéance inévitablement refoulés vers le Rhin. L'Allemagne, confuse, offrira à genoux toutes les conditions de paix que les Alliés exigeront pour la sécurité future de l'Europe et des nations libres de l'Amérique. L'épouvantable carnage aura cessé. Le Kaiser redoute maintenant l'effroyable isolement dans lequel sa brutalité et son mépris du droit et de la justice sont en train de plonger son royaume. Il veut, lui qui prétendait être le premier commis-voyageur de l'univers, faire encore du commerce avec l'étranger.

—:o:—

Les journalistes Canadiens qui ont accepté l'invitation du gouvernement impérial d'aller étudier sur place les efforts de l'Angleterre, sont partis de Montréal le 24 juin. Ils étaient au nombre de vingt-trois. En voici la liste : R. L. Richardson, M.P., propriétaire de la "Tribune" de Winnipeg; W. A. Buchanan, M.P., du "Herald", de Lethbridge; hon. Frank Carroll, du "Telegraph", de Québec; W. R. McCurdy, du "Herald", d'Halifax; F. D. L. Smith, du "News", de Toronto; A.

G. Penny, du "Chronicle", de Québec; J. S. Douglas, du "Mail & Empire", de Toronto; W. F. Kerr, du "Leader", de Regina; W. R. Givens, du "Standard", de Kingston; M. R. Jennings, du "Journal", d'Edmonton; E. H. Macklin, du "Free Press", de Winnipeg; Alf. Miller, du "Free Press", et John Weld, du "Farmer's Advocate", de London, Ont.; W. J. Southam, du "Spectator", d'Hamilton; J. H. Woods, du "Herald", de Calgary; J. L. Stewart, du "World", de Chatham, N.B.; W. C. Nicol, du "Province", de Vancouver; E. Norman Smith, du "Journal", d'Ottawa; O. Mayrand, de "La Presse"; F. Rinfret, du "Canada", Ch. Robillard, de la PATRIE, de Montréal; Noël Chassé, de l'"Événement", et J. A. Savard, du "Soleil", de Québec. M. J.-F.-B. Livesay, de la Presse Associée Canadienne, agissait comme secrétaire. Ce dernier a été nommé correspondant canadien au front, il y a quelques semaines.

Pour ceux qui ont soulevé le nombre 13, qu'il suffise de dire que le vaisseau sur lequel les journalistes ont fait le voyage était le transport 517 (13) et formait partie d'un convoi composé de treize navires, que la chaloupe de sauvetage qui leur était assignée portait le No 13 et que les chiffres additionnés de plusieurs de leurs cabines formaient le nombre 13. Lorsqu'ils ont quitté Londres pour s'embarquer à Liverpool, le train les attendait le long de la treizième plateforme !

Durant la traversée un soldat américain est mort et son corps fut jeté à la mer. Pas d'attaque de sous-marin boche.

ARRIVEE A LONDRES

Cordiale bienvenue de la part de lord Beaverbrook. — Dîner officiel au Mansion House. — Discours éloquent de Sir Robert Borden, etc.

Les représentants du ministère de l'Information attendaient les voyageurs canadiens à leur arrivée sur le sol anglais. Des chambres et des salons furent mis à leur disposition à l'hôtel Waldorf, rue Aldrich, à deux pas du Strand, où ils établirent leurs quartiers-généraux pour la durée entière de leur séjour

à Londres. Le lendemain matin, lord Beaverbrook lui-même vint leur souhaiter la bienvenue et les invita à déjeuner avec lui au Savoy.

Le même soir, le lord-maire de Londres, Sir Chs. Augustin Hanson, baronet, M.P., donnait un grand banquet officiel en l'honneur des membres du conseil de guerre impérial auquel il invitait les journalistes canadiens. Le dîner a eu lieu dans la grande salle de la Mansion House, Guild Hall, témoin de tant de fêtes mémorables depuis des siècles. Sir Robert Borden, premier-ministre du Canada, l'hon. M. Hughes, premier-ministre de l'Australie, et le major général Maharaja de Potiala, des Indes, occupaient les places d'honneur. Le Raja a fait en anglais un discours plutôt terne. Sir Robert a captivé l'attention par la fermeté de son langage. Il a affirmé, au milieu des applaudissements des convives, qu'il ne pouvait être question de paix tant que les Boches n'auront pas été écrasés, et que le Canada resterait dans la mêlée jusqu'à la victoire définitive.

Selon l'une des coutumes les plus anciennes et les plus intéressantes suivies aux agapes officielles du lord-maire de Londres, les convives doivent boire "la coupe d'amour". Une grande coupe d'or et d'argent à double anse et remplie de vieux vin est apportée sur les tables pour que chaque convive, debout, la passe à son voisin, en lui faisant révérence, après y avoir trempé ses lèvres. Cette formalité, qui paraîtrait bizarre dans nos milieux démocratiques, est remplie avec un respect qui ne manque pas de frapper les gens peu habitués à ces usages surannés.

Parmi les invités du lord-maire, se trouvait l'hon. Dr Beland, qui apparaissait pour la première fois à une fonction publique, depuis sa libération. Il fut très entouré.

A Londres, plus qu'ailleurs, les dîners se suivent et ressemblent.

Le lendemain, c'était lord Beaverbrook qui conviait les journalistes canadiens à l'hôtel Savoy. Ce fut un banquet mémorable. M. Lloyd George, premier-ministre de l'Angleterre, prononça un grand discours qui a eu un retentissement considérable. Le télégraphe en répandit les échos aux quatre coins du monde.

Puis ce fut au tour de lord Burnham, propriétaire du "Telegraph", de fêter la venue des journalistes canadiens dans la métropole de l'Empire britannique.

Le 12 juillet, les journalistes furent conduits à l'arsenal Woolwich, où 10,000 ouvriers, dont 40,000 femmes, travaillent.

L'hon. M. Clynes, ministre des Mines, reçut les journalistes à son bureau et leur parla des graves problèmes de l'alimentation de la population de l'Empire et des armées.

CHEZ LORD BEAVERBROOK

Le dimanche matin, les journalistes se rendirent à Cherkley Court, résidence de campagne de lord Beaverbrook, où ils furent ac-



LORD BEAVERBROOK, ministre de l'Information, qui a organisé le voyage des journalistes canadiens en Angleterre et en France.

cueillis de la façon la plus charmante et la plus délicate par lady Beaverbrook et sa famille. Ils revinrent le soir à Londres, enchantés de la cordiale hospitalité dont ils avaient été l'objet et des heures agréables passées en l'un des coins de terre les plus pittoresques de Surrey.

A WITLEY, BRAMSHOTT ET SUNNINGDALE

Lundi matin, le 15 juillet, les journalistes partirent en auto pour visiter les camps d'entraînement de Witley, Bramshott et Frencham Pond, à une quarantaine de milles de Londres. Ils furent reçus

par le général G. Hughes et son état-major. C'est principalement à ces endroits que nos soldats apprennent le métier des armes et s'aguerrissent. Tous les services sont parfaitement organisés. Le corps médical et le corps dentaire sont au complet. Aucun soldat ne part pour le front sans répondre en tout point à une inspection médicale rigoureuse.

A Bramshott, 1200 soldats Canadiens-français faisaient de l'exercice physique sous le commandement du col. Desrosiers et du major Deserres. Les visiteurs ne cessèrent de faire l'éloge de nos compatriotes dont ils admirèrent le torse vigoureux et l'allure martiale.

Le lunch fut servi au mess des officiers de Witley. Sir Edward Kemp, ministre des troupes canadiennes d'outre-mer, présidait. Le menu se composait des mêmes mets qui étaient cette journée-là distribués aux 40,000 soldats canadiens en ce moment en entraînement en Angleterre: pâté de bœuf, fèves vertes, pommes de terre, pudding au riz, etc.

Le directeur canadien du ravitaillement et des transports dresse une série de menus pour deux semaines; la liste en est distribuée dans tous les cantonnements pour l'information des cuisiniers. De sorte qu'ils soient à Witley, à Bramshott, à Frencham Pond ou ailleurs, les soldats canadiens ont tous la même nourriture.

Au dessert, Sir Edward parla éloquemment des troupes canadiennes, de leurs vaillances, de leur ardeur au combat, de leur magnifique esprit de discipline. Il dénonça la brutalité des Boches qui venaient de couler un vaisseau hospital et exprima l'espoir que les alliés élèveront entre eux et l'Allemagne, après la guerre, un mur assez élevé pour empêcher tout produit allemand de passer à l'étranger. M. Rinfret, rédacteur en chef du "Canada", revendiqua pour la province de Québec l'honneur de faire sa quote-part dans ce gigantesque conflit entre la civilisation et la barbarie teutonne. Ses paroles furent chaleureusement accueillies.

Le reste de l'après-midi fut consacré à la visite des champs d'artillerie, de mousqueterie, d'exercices à la baïonnette, et à cel-

le du corps des forestiers. Un détachement de bucherons était en partance pour l'Ecosse.

Le soir, les journalistes étaient les hôtes du général Alexander McDougall, d'Ottawa, à Sunningdale. Une trentaine d'officiers de tout grade ont pris part à cette petite fête où l'hospitalité la plus charmante fut offerte aux visiteurs. Nos braves officiers, qui n'avaient pas depuis des années serré la main à des gens du pays, étaient tout heureux.

A la fin du dîner, le général McDougall souhaita aux journalistes la bienvenue en Angleterre et un heureux voyage en France. Les détails qu'il donna au sujet du fonctionnement des corps forestiers canadiens et des travaux accomplis intéressèrent vivement l'assemblée.

Invité à adresser la parole, M. Robillard se fit un devoir de dissiper la fausse impression créée en Europe par une mauvaise presse à l'endroit des Canadiens français. Il a parlé en anglais.

"Les journalistes Canadiens français, dit-il, représentent en ce moment plus de deux millions de citoyens de la province de Québec, qui sont de vrais et loyaux sujets britanniques. C'est vous dire combien la race canadienne-française est forte et vivace. Et si les Canadiens français ont pu grandir, se développer, devenir un grand peuple, ils n'oublient point qu'ils doivent cela à la libéralité des institutions britanniques. Après la conquête, les Canadiens français sont restés libres; leurs droits leur sont garantis par des conventions et des traités qui ne doivent pas être violés. Les Canadiens français ont été droits et loyaux dans le passé; ils le seront également dans l'avenir.

"L'on s'est malheureusement mépris sur l'attitude de la province de Québec pendant la guerre. L'on a calomnié nos compatriotes. Je laisse à l'histoire, lorsque la fumée des passions sera dissipée et que les événements auront suivi leur cours, le soin de venger notre honneur et notre loyauté. Je suis heureux de constater qu'un meilleur esprit règne et que de partout l'on s'empresse de rendre justice aux Canadiens français. L'on a prétendu que dans notre province l'on ne s'occupait guère du succès des armes de l'Angleterre ou de la France. Cela est

absurde. Si les Canadiens français n'ont pas répondu avec plus d'empressement à l'appel, c'est qu'ils habitent une province essentiellement agricole, qu'ils sont attachés à leur coin de terre et qu'ils n'ont pas eu jusqu'ici l'occasion de pratiquer le métier des armes. D'ailleurs, les méthodes suivies pour l'enrôlement, dès les débuts de la guerre, n'ont-elles pas beaucoup laissé à désirer? Dans la presse anglaise du pays, même en Angleterre, a-t-on traité mes compatriotes avec toute la considération à laquelle ils ont droit? La population des Iles Britanniques, pourtant bien plus proche du conflit, a-t-elle tout de suite volé sous les drapeaux? A-t-elle compris dès la première heure les dangers de la situation?

"La province de Québec aurait sans doute pu faire davantage; mais elle est justement fière de la conduite de ces fils qu'elle a envoyés au feu. A Ypres, à St-Julien, à Courcellette, à Vimy, et sur tous les champs de bataille, les soldats canadiens-français ont fait preuve de bravoure et d'héroïsme. Ils savent se battre et mourir en braves. Ils écrivent en ce moment encore un chapitre impérissable de l'histoire de l'empire britannique. Ils marchent sur les traces de leurs glorieux ancêtres. Cela ne doit pas être oublié par ceux qui prétendent avoir à cœur le succès des Alliés et le triomphe de la justice et du droit. Québec a fait et fera sa part comme n'importe quelle autre province de la Confédération. Espérons que le sang qui se répand et tous les sacrifices qui sont faits pour assurer la liberté du monde serviront à unir les éléments canadiens et anglais du Canada comme sont unies aujourd'hui la France et l'Angleterre."

A onze heures, les journalistes canadiens rentraient à Londres, sous la pluie. Ils avaient passé une superbe journée.

TOURNEE EN FRANCE

Au front — A Vimy et les alentours — Villes et villages détruits. Il ne reste aucun vestige. Dans les tranchées — Le "No Man's Land" — Chez le général Sir Douglas Haig, etc., etc.

Mercredi matin, le 17 juillet, les hôtes de lord Beaverbrook quittaient Londres pour leur mémorable tournée en France, sous la direction du général A. D. McRae et

du major Montague, deux officiers canadiens attachés au ministère de l'Information. Ils arrivèrent à Boulogne dans l'après-midi. On les dirigea tout de suite vers un cantonnement d'entraînement situé sur les hauteurs qui dominent la Manche, à faible distance de l'endroit de la falaise où s'élève la grande colonne érigée pour commémorer le campement de Napoléon en 1804. On leur enseigna à se servir d'un masque à gaz et on leur distribua des helmets d'acier. Puisqu'ils allaient au front, il importait de leur procurer les accessoires nécessaires aux soldats dans les tranchées. Si les Allemands avaient la fantaisie de lancer au-dessus du "No Man's Land" des vagues empoisonnées et des éclats d'obus, leur précieuse existence n'aurait pas été en danger! Les confrères se soumièrent de bonne grâce aux exigences et en quelques minutes ils purent se servir de de l'appareil protecteur. Le sergent instructeur parut tout ébahi de la rapidité avec laquelle les journalistes savent, en temps de guerre, apprendre une leçon!

Le premier dîner sur le sol français fut servi à l'hôtel Folkestone où les voyageurs passèrent la nuit. Le lendemain matin, de bonne heure, départ pour le front, en auto. L'armée anglaise mit à la disposition des journalistes huit voitures, dont trois limousines. Il faisait un temps superbe. La campagne française, avec ses immenses champs de blé et d'avoine, et ses jardins en fleurs, ne parut jamais plus belle. La France n'a pas eu depuis de longues années d'aussi abondantes moissons. Et quand on songe que les travaux agricoles ont été accomplis par les femmes, les vieillards et les enfants — tous les hommes sont au feu — l'on se sent pris d'admiration pour la race française qui donne des exemples si merveilleux d'endurance, d'énergie, de courage et de vitalité. Pas un pouce de terrain n'est perdu, tout est en culture, et avec quel soin et symétrie! Nos cultivateurs pourtant si laborieux et si méritoires, pourraient, comme nos confrères canadiens, faire avec avantage leur petit voyage de France! Ils apprendraient l'économie, la culture intense, et tant de choses! Le voyageur ne manque pas de remarquer dans une grande partie de la France agricole, une absence complète de clôture. Les troupeaux sont

gardés par des bergers. C'est un coup d'oeil ravissant. Toutes les grandes routes sont bordées d'arbres qui répandent autour d'eux leur frais ombrage.

La petite caravane ne tarda pas à atteindre Calais. Visite aux ateliers de réparations de l'armée anglaise. Ce sont des usines immenses qui emploient des milliers de personnes et où sont envoyés tous les objets de rebut du front: fusils, mitrailleuses, canons, chaussures, uniformes, harnachement, etc., etc. On utilise tout; rien ne se perd, tout est refait à neuf. C'est une véritable aubaine pour les petites ouvrières de Calais qui sont traitées avec bienveillance et générosité. Elles gagnent en une journée le salaire qu'elles recevaient avant la guerre pour une semaine entière de travail dans les tulleries ou autres ateliers de confection de la ville. Elles sont heureuses de leur sort, parce qu'elles comprennent qu'elles contribuent à la délivrance de la France. On visita ensuite dans tous ses détails la principale boulangerie de l'armée anglaise. C'est colossal. Des milliers de soldats et de Chinois fabriquent le pain et l'expédient au front. Toute la farine employée vient des Etats-Unis et du Canada. Des centaines de mille pains sortent chaque jour des pétrins et des fours innombrables de Calais. L'inspection de deux navires hôpitaux mit fin au programme de la matinée. Lorsqu'ils arrivèrent à l'hôtel Terminus, les voyageurs étaient en appétit. On leur servit un excellent lunch arrosé de bons vins. Et l'on démarra vers trois heures, pour Aubigny - en - Artois, où les journalistes devaient avoir leur pied-à-terre durant leurs excursions aux divers champs de bataille.

On fit halte à Fruges où le général américain Lewis et son état-major reçurent les journalistes et leur escorte avec une exceptionnelle cordialité.

A 7 heures, la caravane arrivait au Saskatoon Rest Club, à Aubigny. Le major McAvity, officier en charge du corps canadien, accueillit les visiteurs à bras ouverts. Il leur assigna à chacun un lit de camp (cot). L'on se débarbouilla, puis, par groupes, l'on alla dîner avec le commandant en chef des troupes canadiennes, Sir A. Currie, et les généraux des quatre divisions.

Le rédacteur de la PATRIE eut ce soir-là un long entretien avec le général Currie. La lune inondait tendrement de ses rayons argentés le chalet rustique du club Saskatoon. Dans la nuit sereine, sous un ciel semé d'étoiles, l'on apercevait très distinctement les avions français pourchassant les machines allemandes. Ces dernières sont facilement reconnues par un bruit particulier qu'elles font. Pendant le séjour des journalistes à Aubigny, un gotha lança des bombes sur une hutte érigée le long d'une grande route. Treize soldats d'un régiment de l'Ouest furent tués et une dizaine d'autres blessés.

Le lendemain matin, la caravane se rendit à Haystack Siding, au sud-est de Camblain l'abbé, où les officiers en charge des divers services de l'armée canadienne en expliquèrent le fonctionnement. L'ingénieur en chef, le médecin en chef, le chef d'ordonnance, les chapelains, le directeur des

lent les combats sanglants dont Vimy et ses environs ont été le théâtre depuis le commencement de la guerre. 100,000 soldats français ont été tués en défendant cette colline célèbre dont les Allemands se sont emparés. Leurs ossements, broyés par la mitraille, ont été ramassés et déposés dans deux vastes cimetières semés de petites croix ornées d'un disque tricolore. On dirait que ces morts glorieux veillent encore à la défense de la patrie violée! On sait que les troupes canadiennes ont eu l'honneur de reprendre la crête de Vimy dont il semblait impossible de chasser les Boches. Ils y montent encore la garde et jamais plus les huns barbares n'y passeront. Lorsque les journalistes furent parvenus au sommet de la colline, le général Currie raconta avec émotion les sanglantes phases de la lutte héroïque où les nôtres se sont couverts de gloire. Dans le drame tragique qui se déroule en



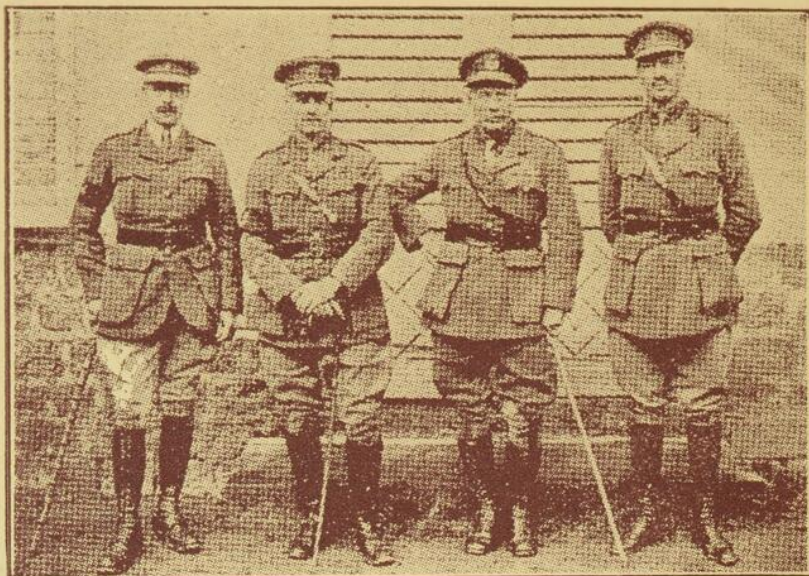
SIR ARTHUR CURRIE, général en chef de l'armée canadienne, et son état-major.

travaux de chemins de fer et des transports, le chef de la section de l'artillerie et des mitrailleuses, etc. adressèrent tour à tour la parole. Cette cérémonie terminée, tout le monde monta en chemin de fer (ligne à voie étroite) pour se rendre sur la crête ouest de Vimy, en passant par Mont St-Eloi, Neuville St-Vaast, etc. Les journalistes avaient pour la première fois l'occasion de constater sur place l'héroïsme de nos soldats et l'étendue des désastres accumulés par les Boches en terre française. Nos lecteurs se rappel-

France depuis quatre ans, Vimy et Verdun occupent le premier plan.

Après avoir parcouru rapidement cette terre désolée qui s'étend à perte de vue et qui est bouleversée comme par un cataclysme, les journalistes passèrent par le Labyrinthe, la Folie, Notre-Dame de Lorette, Souchez, Givenchy-en-Gobelle, la Targette, Garency, Angres, Neuville St-Vaast, etc., pour visiter l'hôpital du front (dressing station) de St. Catherine, près d'Arras, et les quartiers de la Croix-Rouge Canadienne à Duisans.

Les villes et villages plus haut mentionnés ont été complètement détruits. Il n'en reste plus une pierre, pas un vestige. L'on n'y voit heures entières, parcourant des distances de 10 à 15 milles dans les boyaux de communication, se dissimulant pour ne pas être vus des



LE GENERAL WATSON, commandant de la quatrième division de l'armée canadienne, et son état-major.

plus un seul habitant. C'est la désolation même.

De quelque côté que l'on se dirige, l'on aperçoit dans le lointain la silhouette déchiquetée de l'église martyre de St-Eloi. Elle crie au Ciel la colère de l'humanité contre la barbarie teutonne !

La caravane, le coeur serré, retourna à Aubigny en passant par Arras que les Boches ont partiellement démoli et qu'ils bombardaient encore.

A Camblain l'abbé, la Y. M. C. A., qui s'occupe particulièrement de l'amusement des soldats, a ouvert un théâtre où sont donnés des concerts et du vaudeville. L'on jouait ce jour-là "Camouflage". Les rôles étaient tenus par des soldats qui excellaient dans le travesti.

Le soir, on alla de nouveau dîner chez le général Currie et les différents commandants de l'armée.

Comme on le voit, cette première journée au front fut bien remplie. Elle laissa au fond des âmes des impressions profondes.

Le 20 juillet, à 8 heures 30 du matin, les journalistes visitèrent, par groupes de 7 et de 8, les tranchées de deuxième et première ligne, en face de l'ennemi. Par une chaleur suffocante, sous un soleil ardent, ils marchèrent pendant des

bèrent à quelques pas des journalistes. L'on voyait très distinctement de l'autre côté du "No Man's Land" les tranchées allemandes. Comme souvenir du passage des confrères, l'officier en charge d'un poste d'observation pour le réglage du tir (O.P.) lança des obus dans les tranchées Boches, afin de montrer aux visiteurs la précision avec laquelle tirent au front les canons braqués sur l'ennemi. Des nuages de terre et de pierre rejaillirent des tranchées allemandes. Il va sans dire que les Boches répliquèrent. Ce duel passager intéressa vivement ceux qui en furent les témoins. A l'horizon, à quelques milles en face, se dessinaient assez nettement les cheminées et les églises de Douai, où les Boches sont encore retranchés. Le rédacteur en chef de la PATRIE était l'hôte du général Watson, propriétaire du "Chronicle" de Québec, qui lui donna pour guide dans le labyrinthe des tranchées, le col. Panet, autrefois de Québec. Le soir, l'on dîna pour la troisième fois chez le commandant en chef et les généraux de division.

Boches. Ces derniers cependant ne manquèrent pas de faire pleuvoir des shrapnels au-dessus des lignes canadiennes. Plusieurs obus tom-

Dimanche, le 21, à 9 heures, les autos étaient de nouveau rangées à la porte du Saskatoon Rest Club et



AUBIGNY-EN-ARTOIS, où les journalistes canadiens ont eu leur pied-à-terre, au front, dans la région de Vimy et d'Arras.

les journalistes allaient présenter leurs hommages à sir Douglas Haig, général en chef de l'armée anglaise, à une cinquantaine de mille du front. Le général habitait alors un joli château situé le long de la route qui va de St-Pol à Etaples. Il reçut les visiteurs dans son cabinet de travail, dont les murs étaient couverts de grandes cartes de guerre. Il leur dit quelques mots aimables et ne leur cacha pas que les alliés ont une lourde tâche à accomplir avant de briser à jamais la puissance teutonne. Un membre de la délégation lui ayant demandé d'indiquer sur la carte le secteur que les troupes canadiennes défendent, sir Douglas Haig montra un petit espace couvrant à peine un demi pouce. Pour ceux qui croyaient que le Canada est un facteur puissant dans cet immense conflit, ce fut une suprême déception. Il faut tout de même s'en consoler en pensant que nous serons peut-être le dernier poids qui fera pencher la balance du côté de la justice, du succès et de la paix. Il faut en conclure aussi que les alliés ont une tâche herculéenne à accomplir.

La caravane reprit sa course vers Paris-Plage en passant par Montreuil et Etaples. Le général Stewart, très bien connu dans tout l'Ouest du Canada, chef de la sec-

tion de la construction des chemins de fer, attendait les journalistes et leurs compagnons de voyage. Après le lunch, l'on remonta en auto en route pour Rouen et Paris. L'on passa la nuit à Rouen, à l'hôtel des Postes. Le lendemain matin, de bonne heure, on se dirigea vers Paris. Cette longue promenade à travers la Normandie fut un véritable bonheur pour les touristes. La campagne déployait sa verdoyante floraison et ses immenses moissons de blonds épis de blé. C'était la France agricole dans tout le rayonnement de sa beauté estivale. On fit halte dans la forêt de Conches où un lunch fut servi au camp des forestiers. Une couple d'heures furent consacrées à l'inspection des chantiers, à l'abattage des arbres, etc. Un grand nombre de prisonniers allemands, sous la direction de camarades officiers, sont employés à ces travaux.

Vers 8 heures, les autos couverts de la poussière blanche des routes françaises, débouchaient sur la rue de la Grande Armée, L'arc de l'Etoile se dressait dans toute son imposante majesté dans le lointain. Ce tableau plein de grandeur provoqua l'admiration des journalistes canadiens. L'on descendit à l'hôtel Meurice, rue Rivoli. Le lendemain matin, 23 juillet, après le petit dé-

jeuner, l'on repartait pour Verdun. Le voyage se fit en chemin de fer jusqu'à Bar-le-Duc. Le lieutenant Montebello, du ministère des Affaires étrangères, accompagnait nos confrères qui devaient être jusqu'à leur retour à Paris, les hôtes de l'armée française et du gouvernement de la république.

A VERDUN

La célèbre forteresse. — Visite des forts Souville et Douaumont. — Des obus boches.

Des autos militaires attendaient, sous la pluie, les voyageurs. La caravane se mit immédiatement en marche. A mi-chemin, entre Bar-le-Duc, renommé pour ses conserves et ses fromages, et la ville de Verdun, les journalistes s'arrêtèrent aux quartiers-généraux du général Hirschauer, commandant de la 2^{ème} armée de la France, qui les reçut fort amicalement. Il leur dit que la France était reconnaissante aux alliés pour l'aide efficace qu'ils lui donnent si généreusement et il fit l'éloge des troupes canadiennes. Au nom de ses confrères, M. Robillard remercia avec chaleur le général alsacien de ses bonnes paroles.

"Les Canadiens, s'écria-t-il, prouvent leur amour pour la France en lui donnant ses fils, et notre



VERDUN — Du sommet du fort de Souville, le colonel Dehay, commandant de la place de Verdun, décrit aux journalistes canadiens le champ de bataille rendu célèbre par les attaques furieuses des Allemands. En haut, à droite, l'on distingue la coupole mouvante qui recouvre la plus formidable batterie du fort.

pays luttera avec les alliés tant que les Allemands n'auront pas été chassés du territoire français. Ils font de toute leur âme des vœux pour la délivrance de l'Alsace et la Lorraine et la victoire définitive de la France."

Visiblement ému, le général Hirschauer donna l'accolade au rédacteur en chef de la PATRIE et lui serra deux fois la main fortement.

A la porte de la citadelle de Verdun se tenait le colonel Dehay, commandant de la place. Son accueil fut cordial. Il conduisit les visiteurs à travers les immenses galeries souterraines où 16,000 personnes peuvent sans malaise subir un siège de 40 jours. Il leur assigna leur dortoir, puis les condui-

rais me faire l'écho des sentiments de mes confrères de la presse canadienne et porter un toast au commandant de la Place de Verdun, dont l'accueil sympathique nous impressionne si vivement, et en même temps saluer avec toute l'ardeur de mon âme la glorieuse armée française.

"Dans cette ville de Verdun qui a immortalisé son nom à travers le monde et pour les siècles futurs et qui reste inviolée et debout sur ses ruines", nous sentons nos cœurs battre plus fort pour la France et le succès de ses armes.

"En unisson avec toutes les nations libres qui veulent rester libres, le Canada, de l'Est à l'Ouest, de l'Atlantique au Pacifique, a pour la France meurtrie, mais invincible

rayonne sur l'univers, qui a souffert et souffre encore pour le salut de l'humanité.

"Dans ces murs, qui abritent tant de dévouement et d'héroïsme et où frémissent les ailes de la victoire définitive, mes confrères de la presse canadienne, anglais comme français, s'écrient avec amour: Vive la France!

"Je lève mon verre à l'armée française!"

M. Savard, du "Soleil" de Québec; M. Chassé, de l'"Événement"; M. Miller, de London, Ont., et M. McCurdy, du "Herald" d'Halifax, présentèrent également leurs hommages au commandant.

Le colonel Dehay fut fort éloquent. Il exprima son admiration pour le Canada et ses vaillantes



VERDUN — Précédés du colonel Dehay, les journalistes canadiens sortent des tranchées et montent au fort Douaumont.

sit dans une galerie voisine où un excellent souper, arrosé d'un petit vin délicieux, leur fut servi.

Au dessert, M. Robillard se fit l'interprète de ses confrères et porta un toast à l'armée française.

Voici son discours:

"M. le Commandant,

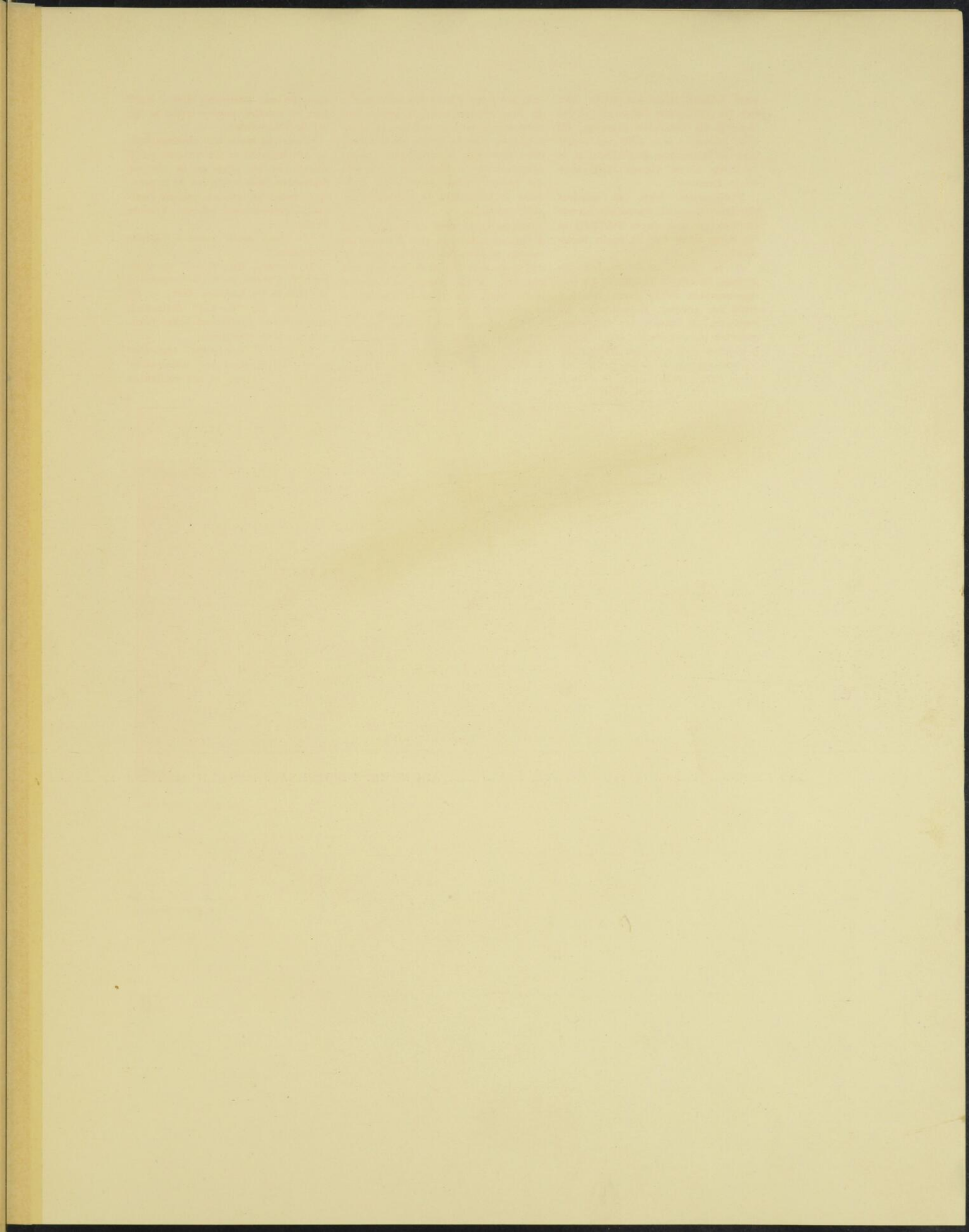
"Si les usages militaires me le permettent — nous venons de l'autre côté des mers, mais loin des yeux, près du cœur —, je désire-

et immortelle, la plus profonde admiration. Dans la vieille province française de Québec comme dans les diverses autres parties de la Confédération, nos vigoureuses populations font des vœux sincères pour la restauration du droit et de la justice dans le monde.

"Je vous prie de croire, mon commandant, que les Canadiens de toute langue sont heureux de contribuer à la délivrance de la grande nation dont le génie civilisateur

troupes. Convaincu que le prussianisme, qui signifie despotisme et tyrannie, sera bientôt écrasé, il confondit dans une même expression de reconnaissance tous les alliés et salua la délivrance prochaine de la patrie.

Au réveil, le 24 juillet, les journalistes furent munis d'un masque à gaz et d'un casque en acier. Le colonel Dehay leur fit visiter le fort de Souville, qui résista à l'attaque de l'ennemi en 1916 et sau-

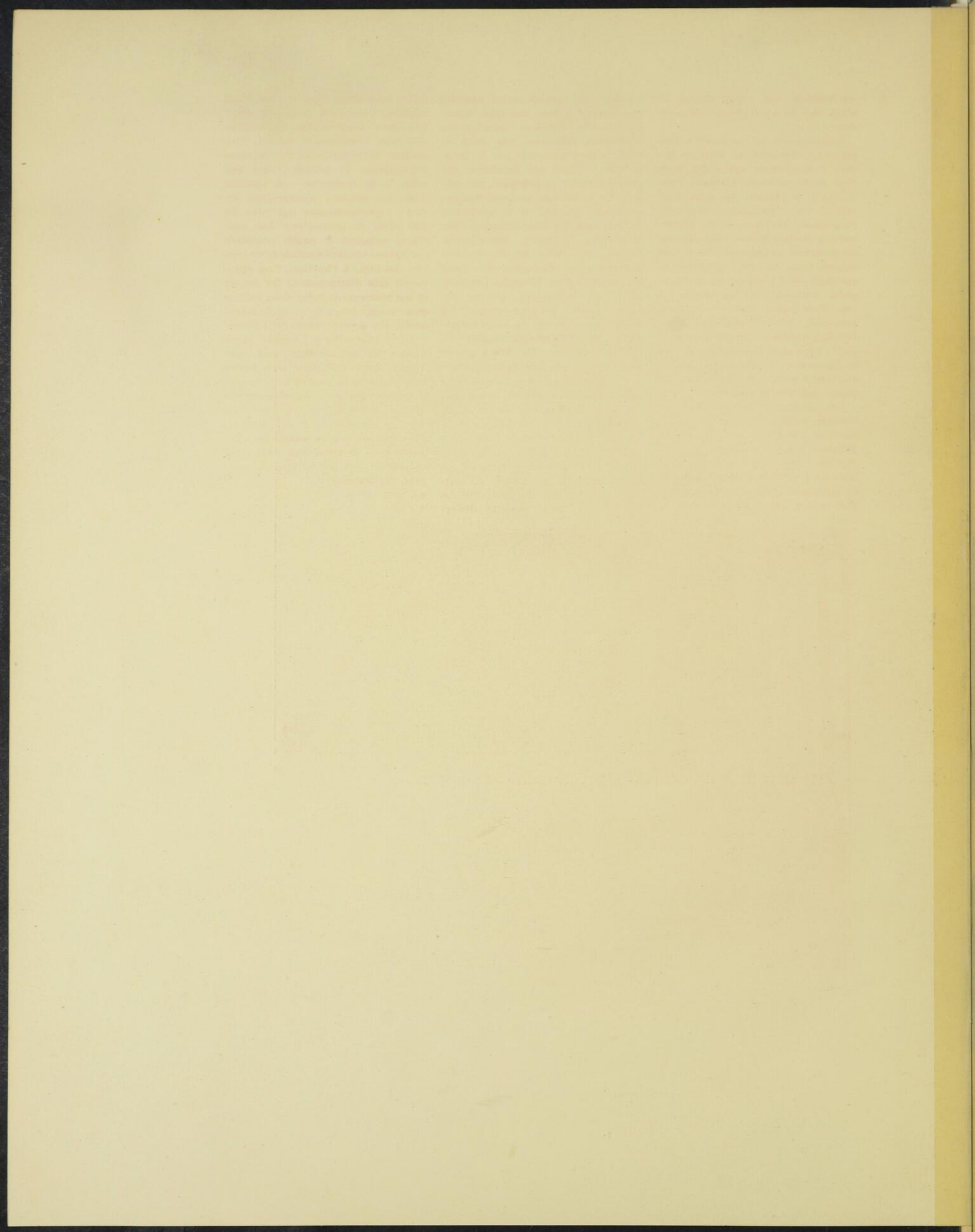




LES JOURNALISTES CANADIENS ENTOURÉS D'UN CERTAIN NOMBRE D'OFFICIERS DANS UN CAMP D'ENTRAÎNEMENT EN A



EN ANGLETERRE. LE GÉNÉRAL McDOUGALL, D'OTTAWA, EST AU CENTRE DU GROUPE.



va Verdun. On y voit encore les trous des grosses pièces allemandes.

L'après-midi fut consacré à visiter le fort Douaumont dont les Boches s'emparèrent après dix mois d'un siège infernal. L'assaut commença le 9 février. Au mois d'octobre, les Français reprirent Douaumont et Vaux, et en décembre les Boches furent refoulés sur les positions originaires. Ils y sont encore. Dans cet effort gigantesque qui dura 300 jours et où le kronprinz employa tous les engins les plus diaboliques que l'on puisse concevoir, les Allemands perdirent 700.000 hommes. "Ils ne passeront pas", s'écriaient les défenseurs de la forteresse. Il est peu probable que les Boches reviennent à l'attaque. Les Poilus sont là.

Les généraux Petain, Nivelle et Mangin étaient chargés de la défense de Verdun. Le colonel Dehay dirigeait la lutte à Fleury. Du sommet des forts, l'on a une vue complète de l'horrible champ de bataille. Les massifs, les villages et les petites villes des alentours ont été

rasés. On dirait qu'un incendie destructeur a tout consumé. Quelques troncs d'arbres déchiquetés seulement indiquent que dans la vaste plaine traversée par la Meuse qui y décrit ses méandres capricieux et sur le penchant des collines de la Woëvre vivaient des populations laborieuses et contentes de leur sort. Le Mort-Homme, Châteaucourt, la Marre, Samogneux, Charny, la colline du Poivre, Bezonneux, les Eparges, etc., tous ces endroits sont dévastés. Pendant qu'ils se pressaient autour du colonel Dehay, qui leur montrait du doigt les étapes de la lutte formidable, les journalistes reçurent le baptême du feu. De leurs postes d'observation, à une faible distance du fort Douaumont, les Boches les avaient évidemment aperçus. Des obus de gros calibres commencèrent à pleuvoir; un des projectiles qui faisait entendre dans l'air un sifflement sinistre, vint s'abattre à une cinquantaine de pieds de l'endroit où se trouvaient les visiteurs. Le choc les jeta par terre. Le col. Dehay ordonna aussitôt une re-

traité immédiate dans le fort. "Les bandits, s'écria-t-il, nous ont vus." Les obus continuèrent de tomber dru une demi-heure durant. Par mesure de précaution, les visiteurs regagnèrent la grande route qui mène à la forteresse en passant dans les galeries souterraines du fort; quelques-unes ont plus de 100 pieds de profondeur. Les confrères venaient de passer peut-être les heures les plus excitantes de leur vie. Au loin, à l'horizon, l'on percevait très distinctement les usines et les fournaux de Briey dont les Boches se sont emparés et où se fabriquent des armes contre la France.

Les journalistes firent leurs adieux au commandant, car leur départ était fixé pour une heure très matinale le lendemain. Durant la soirée, des vues animées furent données pour le bénéfice des visiteurs et des soldats de la garnison, dans une salle de la forteresse aménagée pour de telles fins. Plus tard, la plupart des journalistes assistèrent, du sommet de la citadelle, à un coup de main des Français. A 1 heure moins quart, une vive ca-



VERDUN — Le grand salon de l'archevêché où le Kaiser promettait d'aller déjeuner le 26 mars 1916. L'attaque avait commencé au mois de février. Le magnifique palais épiscopal n'est plus qu'un monceau de ruines.

nonade commença. Le ciel et la terre étaient tout embrasés. C'était un spectacle féerique ! Les journalistes apprirent le lendemain que les Français avaient atteint leurs objectifs et ramené des prisonniers allemands.

Les ruines de Verdun font peine à voir. Pas une maison ne reste debout, intacte. L'archevêché, la cathédrale, le cloître, les édifices publics, tout est démoli. Le kaiser avait promis de dîner le 26 mars 1916, dans la grande salle de l'archevêché. Il n'a pas réussi à souiller de sa présence les salons du palais épiscopal ; il s'en est vengé par le fer et le feu. La ville est complètement déserte ; on n'y trouve par une seule âme. Et elle passait pour l'un des endroits les plus jolis et les plus gais de France !

A PARIS

Chez le "Tigre" et le président Poincaré. — Déjeuner au Cercle Interallié.—Joinville et St-Cloud.

Le 25 juillet, nos journalistes canadiens se trouvaient une seconde fois réunis à Paris. Ceux qui n'avaient pas encore vu les monuments de la Ville-Lumière, profitèrent des premiers instants de la matinée. Ils furent quelque peu déçus, la plupart des oeuvres d'art étant recouvertes de sacs de sable pour les protéger contre les bombes des avions boches et les coups destructeurs de la grande Bertha.

A dix heures, réception au bureau du commissaire du Canada, l'hon. Dr Roy. De là, on se rendit au ministère de la Guerre pour être présenté à M. Clemenceau. Le

étaient présents. Des discours furent prononcés par M. Tardieu, M. Meyer, du "Gaulois", M. Buchanan et M. Rinfret.

L'on se rendit ensuite à l'ambassade anglaise saluer lord Derby. Ce dernier accompagna les journalistes canadiens chez le président de la République, à l'Elysée. M. Poincaré eut des mots aimables. Il exalta l'effort du Canada, de l'Angleterre, des Etats-Unis et de tous les alliés. En sortant de l'Elysée, le rédacteur en chef de la PATRIE fut conduit à l'hôpital canadien de St-Cloud par le col. Casgrain, chevalier de la Légion d'honneur, médecin en chef, et à l'hôpital Laval, à Joinville, par le col. George E. Beauchamp, de Montréal. Notre concitoyen venait de recevoir la choix de chevalier de la Légion d'honneur.

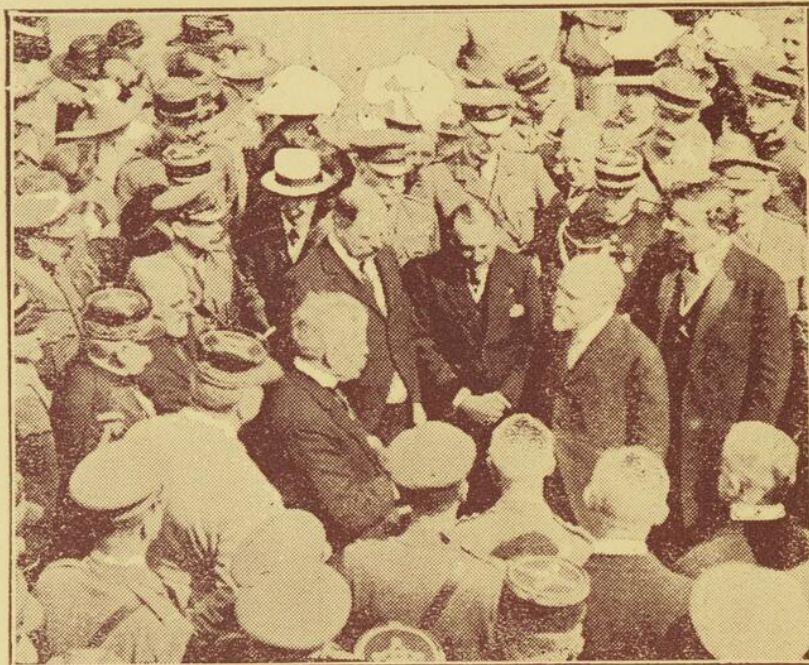
L'hôpital Laval est parfaitement organisé. Tous ses services sont au complet. On sait que le gouvernement du Canada en a fait cadeau à la France. On y compte actuellement 520 lits ; sa capacité prochainement sera de 1,040 lits. Le personnel se compose de 32 officiers médicaux, de 2 quartiers-maîtres, d'un aumônier, d'un paie-maître, de deux pharmaciens, d'un dentiste, de 73 infirmières et de 207 infirmiers ou soldats. Le lt.-col. Rhéaume est le chirurgien en chef et le lt.-col. Jean Décarie est le chef de la médecine. Le Dr Blagdon, le Dr Archambault, le Dr Laurin, le Dr St-Pierre, le Dr Dagnais, ex-échevin de Montréal, le Dr Rivet, etc., font partie du personnel. Le P. Gauvreau, O.M.I., est l'aumônier.

L'hôpital Laval a quitté Montréal le 20 mars 1916. Après quelques mois passés en Angleterre, il fut envoyé à Troyes, en France, où 15,000 soldats furent traités.

Au mois de juin dernier, le Dr Beauchamp et ses collègues s'installaient à Joinville, à proximité du bois de Vincennes, dans des pavillons modernes et superbement aménagés, grâce à la libéralité de la Croix-Rouge Canadienne.

Joinville possède aujourd'hui "l'Avenue des Canadiens", nom donné à une rue de la ville en reconnaissance des services que rend l'hôpital Laval.

Lorsque l'hôpital a quitté Troyes, le général de Buyer écrivit au col. Beauchamp une lettre remplie d'éloges les plus flatteurs.



L'HOPITAL LAVAL A JOINVILLE.—Sir Robert Borden fait cadeau à la France, par l'entremise du président Poincaré, de ce superbe établissement canadien.

Partout où l'Allemand a passé, c'est la même désolation. L'on ne voit que ruines sur ruines.

En résistant à l'avalanche des barbares, Verdun a immortalisé son nom à travers le monde. Debout sur ses ruines, elle commande l'admiration de l'univers. Aux héros vivants ou morts qui ont repoussé l'ennemi, la postérité doit une éternelle dette de reconnaissance.

A 7 heures du soir, tout le monde était de retour à Paris.

"Tigre" accueillit les journalistes avec bienveillance. Il leur adressa la parole en anglais afin d'être compris de tous. Il exprima l'espoir de voir bientôt les Boches chassés de France et dit tout le prix qu'il fallait attacher à l'aide généreuse des Alliés. Il eut pour les soldats canadiens des paroles flatteuses.

M. Roy convia ensuite les journalistes à un lunch d'honneur au club Interallié, 33, rue du Faubourg St-Honoré. Bon nombre des principaux journalistes parisiens

Le soir, les journalistes de notre province étaient les hôtes de l'hon. M. Roy et de M. Godfroy Langlois, au Café de Paris. M. Georges W. Stephens, ancien président de la Commission du havre de Montréal, était au nombre des invités.

Le 27 juillet, au matin, les journalistes canadiens remontaient dans leurs autos pour se diriger vers Amiens, Douzens et Boulogne. Leur voyage à travers la France devait se terminer ce jour-là.

Le Paris d'aujourd'hui n'est pas le Paris d'avant la guerre. C'est toujours la même ville artistique, incomparable pour la symétrie de ses artères et la beauté de ses monuments et de ses édifices, mais l'animation et la gaieté d'autrefois ont disparu. L'on sent que la mort a pénétré dans d'innombrables foyers et que les sacrifices et les souffrances de la guerre pèsent lourdement sur la population parisienne. Un certain air de gravité existe sur toutes les figures et l'anxiété étreint les coeurs. Le soir, Paris d'habitude excubérant et tout illuminé, est plongé dans une obscurité complète. A 9 heures et demie, tous les restaurants ferment leurs portes. Cela suffit pour démontrer que Paris est changé.

AMIENS, DOULENS, BOULOGNE ET FOLKESTONE

Il faisait une température délicieuse. Les autos filaient rapidement sur la grande route blanche bordée d'arbres séculaires, et les touristes purent contempler avec admiration le paysage merveilleux et varié qui se déroulait sous leurs regards. Ils ne portaient guère attention aux tourbillons de poussière que soulevaient les voitures marchant à la file. La campagne française est vraiment unique.

Le premier arrêt a eu lieu à un cantonnement de cavalerie canadienne, à mi-distance entre Amiens et Douzens, où l'on prit le lunch.

A Douzens, les journalistes visitèrent le troisième hôpital stationnaire canadien. C'est dans les galeries et les édifices d'une vieille citadelle que les blessés sont soignés. Le col. Reason est le directeur de l'établissement.

Le 29 mai, jour de la fête Dieu, au moment même où les alliés s'engageaient à ne pas bombarder Cologne, les Allemands lancèrent des bombes sur l'hôpital. Ils ne peuvent plaider ignorance, car sur le toit de tous les pavillons de l'hôpital

sont peintes de grandes croix rouges.

Les bombes firent des dégâts considérables; 21 personnes furent tuées, médecins, aides, infirmières, soldats blessés, etc., et un grand nombre de patients reçurent de graves blessures. Cet acte de barbarie causa partout du ressentiment contre les brutes qui s'acharnent à meurtrir la France.

Malgré qu'il fut dangereux de passer à travers Amiens, que les Allemands ne cessaient de bombarder, les journalistes insistèrent pour qu'on leur fournît l'occasion de voir la ville en ruines.

On ne leur permit que d'y faire une course rapide, mais cela leur suffit pour juger de l'étendue des dégâts. Dans les rues désertes et les maisons éventrées, par un habitant; la population s'est retirée à l'arrière. La vieille cathédrale, si belle, si attrayante, que l'on conservait comme un trésor précieux et que l'on venait de loin vénérer comme une relique miraculeuse, est à moitié détruite. Ses tourelles, la toiture, les vitrines sont percées à jour, torturées, déchiquetées. La colère monte au coeur au spectacle de ces atrocités sans nom.

En sortant de la ville à grande allure, l'on aperçut un prêtre qui longeait timidement le mur d'un couvent à moitié par terre; il se dirigeait sans doute vers l'église martyre.

Samedi soir, la caravane se retrouvait à Boulogne, à l'hôtel Folkestone, où tout le monde se sentit heureux de se reposer des fatigues de la randonnée que l'on venait de faire à travers la France.

Le lendemain matin, l'on se mit de nouveau en route. L'on ne pouvait rentrer en Angleterre sans avoir vu le secteur d'Ypres, c'est-à-dire les champs de bataille où, dès le commencement de la guerre, les Canadiens ont montré tant de courage et d'héroïsme. Comme à Verdun, cette visite aurait pu tourner au tragique. Pendant que les camarades examinaient de leurs yeux avides les endroits où les combats ont été les plus rudes et les plus sanglants, les obus allemands commencent à pleuvoir, et ils continuèrent de tomber tant que les visiteurs n'eurent pas repris le chemin de Poperinghe. Ils s'étaient rendus à Ypres par le petit chemin de fer à voie étroite qui sert au ravitaillement des troupes. En revenant, ils constatèrent

que les Boches avaient fait sauter la ligne et ils durent faire une bonne partie du chemin à pied.

A FOLKESTONE

Le camp d'entraînement. — Le Col. Smart. — Grand banquet.

Le lundi matin, les journalistes quittaient Boulogne pour rentrer en Angleterre. Durant la traversée les torpilleurs anglais ont chassé un sous-marin allemand et fait sauter une mine.

A Folkestone, les visiteurs furent reçus par le col. Smart, député de Westmoune à la législature de Québec, commandant du camp d'entraînement de Shorncliffe. Un grand dîner eut lieu en leur honneur. Le Col. Smart présidait. Le maire de Folkestone et une soixantaine d'officiers des alentours étaient présents. M. R. L. Richardson, M.P., rédacteur de la "Tribune" de Winnipeg, le rédacteur en chef de la PATRIE et M. Penny, du "Chronicle" de Québec, adressèrent la parole. Tous les orateurs déclarèrent qu'il ne pouvait pas y avoir de paix tant que les Allemands n'auront pas été battus pour tout de bon. M. Robillard félicita le col. Smart d'avoir conservé l'amitié de ses concitoyens de Montréal et conquis la confiance et l'admiration de l'armée canadienne. Il dit que la tournée intéressante que les journalistes venaient de faire en France était pour tous une grande leçon. Elle enseigne à détester davantage la barbarie des Allemands et à mieux apprécier le prix de la liberté.

"Nos coeurs, dit-il, battraient plus fort dorénavant pour le droit et la justice. Nous sommes meilleurs qu'avant la guerre. Nos conceptions sociales, politiques, économiques et humanitaires sont plus claires et plus élevées. De nouveaux idéals ont germé des champs de bataille où nos fils se sont battus et ont trouvé une mort glorieuse. Tous ces sacrifices sanglants auxquels les peuples libres se sont assujettis ne seront pas perdus. Des cratères profonds de la colline de Vimy et des ruines désolées de Verdun, un nouveau monde a surgi. La conscience universelle sort comme d'un rêve et de tous les coins de l'empire britannique luit le phare de la fraternité et du vrai libéralisme. Les nations libres qui veulent rester libres et les nouvelles démocraties, purifiées et fortifiées, prendront les moyens d'étouffer pour les siècles à venir toute tentative de prussianisme.

Comme les nations, les individus sentiront qu'ils sont frères et qu'ils doivent à leurs voisins respect et considération. Ils exigeront que les droits d'un chacun soient respectés. La voix des morts s'élèvera forte et vibrante du fond des cimetières perdus des Flandres et de la France pour recommander aux hommes plus d'union, d'harmonie, de tolérance et d'amour pour son prochain."

M. Robillard a terminé en exhortant ses confrères à prendre la défense des minorités et des droits acquis. C'est le seul moyen d'assurer à jamais le bien-être de toutes les parties du Canada et de l'empire britannique.

Le lendemain, inspection des camps d'entraînement, puis départ pour Londres en auto.

On fit halte à l'antique cathédrale de Canterbury, dont le nom est célèbre dans tout le Royaume Uni. C'est là que Thomas Becket fut assassiné et que Henri VIII établit le siège principal de la religion réformée. La crypte de la cathédrale date de 1100.

Elle fut construite par des moines dont on conserve aujourd'hui encore les traces. Le prince noir y est enterré.

M. CHURCHILL ET LE DUC DE CONNAUGHT

Du 31 juillet au 4 août, on permit aux journalistes canadiens de se reposer. Ils avaient vu tant de choses et parcouru tant de chemin!

Le 1er août, au Savoy, M. Winston Churchill donnait un lunch intime. Lord Beaverbrook accompa-

gnait ses hôtes canadiens. M. Churchill affirma que la flotte anglaise est invincible, plus forte que jamais. Il fit allusion aux sacrifices énormes que la nation des Iles Britanniques s'impose pour organiser et maintenir au front une armée dont le nombre et la puissance étonnent le monde.

Le lendemain, dîner offert par le Canada Club et l'association canadienne, présidée par le Duc de Connaught. Sir Robert Borden, au cours d'un discours énergique, a exprimé l'opinion que les alliés, en présence des crimes commis par les Boches et la férocité avec laquelle ils détruisent tout, devraient envoyer en Allemagne assez d'aéroplanes pour y semer la terreur. Ses remarques ont fait une forte impression sur l'auditoire distingué qui l'écoutait.

Le lendemain, entrevue privée avec le premier-ministre du Canada dans ses appartements au Savoy.

LE ROI ET LA REINE

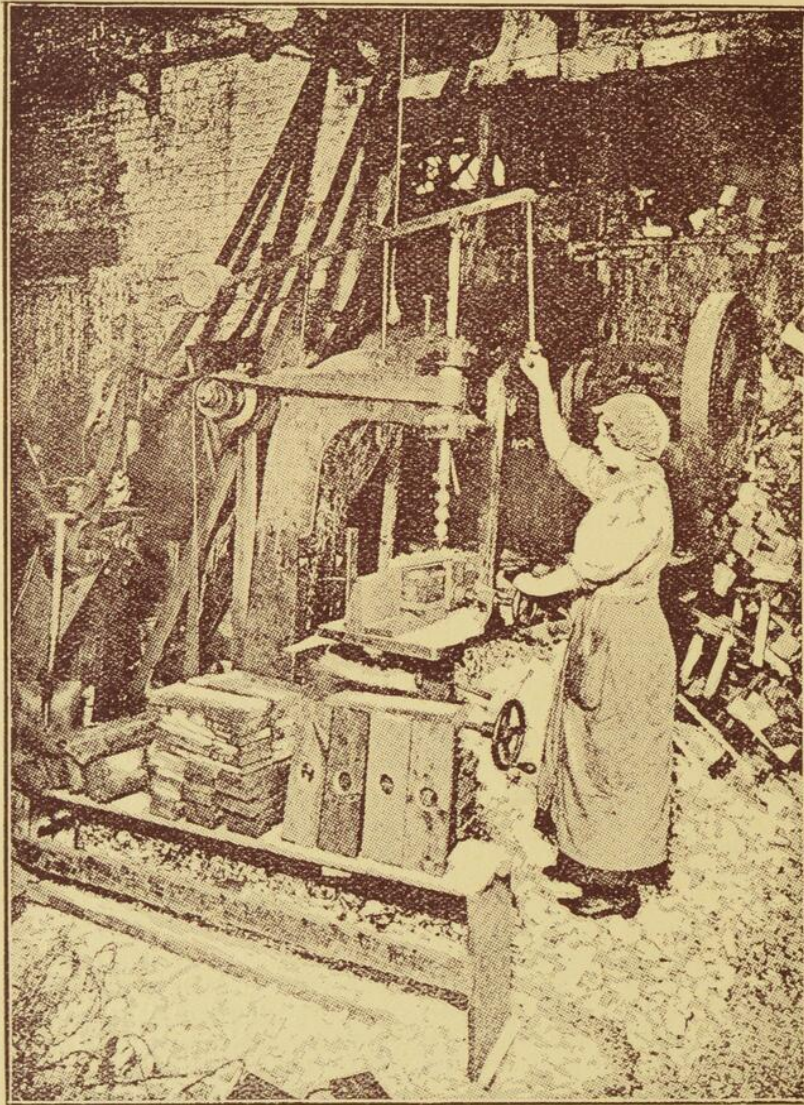
Le 3 août, à 4 heures précises — la ponctualité n'est-elle pas la politesse des rois? — les journalistes canadiens devaient être reçus au palais de Buckingham.

A l'heure dite, les portes du petit salon de réception du Roi et de la Reine s'ouvraient toutes grandes. Quatre par quatre, les confrères défilerent devant leurs Majestés qui causèrent amicalement durant quinze minutes avec eux. Le roi et la reine, qu'accompagnait la princesse Mary, étaient de joyeuse humeur. Avec une bonhomie empreinte du meilleur démocratism, ils s'informèrent des choses du Canada. Leur souvenir du pays qu'ils ont visité est encore très vivace. Leurs Majestés ont montré un intérêt particulier pour la province de Québec, durant leur entretien avec les journalistes canadiens-français. L'entrevue dura une heure.

EN ECOSSE

Edimburg — La flotte anglaise — Glasgow — Les chantiers de la Clyde où 45,000 ouvriers travaillent — A Gretna et Gretna Green, etc., etc.

Il restait aux journalistes canadiens à visiter l'Ecosse, la flotte anglaise, les chantiers de la Clyde, des usines de guerre, des hopitaux, des camps de toute sorte, des aérodromes, etc.



UN DES MILLIERS D'ATELIERS où travaillent les femmes de l'Angleterre, que les journalistes ont visités.

Le départ eut lieu dimanche soir, le 4 août. Le lendemain matin, de bonne heure, les voyageurs descendaient à l'hôtel North British, à Edimbourg. Le lord provost (maire) sir John Lorne McLeod, vint leur souhaiter la bienvenue. Ils visitèrent les bureaux du "Scotsman", l'un des plus grands journaux du Royaume-Uni, la cathédrale St. Giles, les édifices du parlement, le château, le palais Holyrood, l'Oversea club, etc. Le soir, grand banquet à l'hôtel de ville, présidé par le lord provost. Au dessert, ce dernier fit l'éloge des Canadiens et eut des mots empreints d'une réelle affection pour la race française.

Le lendemain matin, les journalistes allèrent visiter la flotte anglaise à Rosyth, près du fameux pont de la Forth. Montés sur un petit navire, ils purent constater la puissance formidable de l'Angleterre sur mer. Pendant des heures entières, ils défilèrent entre trois rangées de dreadnoughts, de croiseurs, de torpilleurs et de navires de guerre de toute dimension se prolongeant jusqu'à la mer. Rien de plus imposant. L'on a bien raison de dire et de chanter: "Britannia rules the waves". La discrétion nous commande de supprimer tout autre détail. Qu'il suffise d'ajouter que la flotte anglaise est beaucoup plus forte qu'au début de la guerre. Plusieurs gros navires, que l'Allemagne prétend avoir coulés à la fameuse bataille navale du Jutland, reposent sur leur ancre, prêts à reprendre la mer à la première alerte. Des croiseurs américains étaient en ligne avec les navires anglais.

Sir Robert Borden et l'hon. M. Ballantyne avaient été reçus la veille par l'amiral Beaty.

Il existe à Edimbourg une association franco-écossaise qui s'occupe du bien-être des soldats Canadiens-français.

Après le dîner, les voyageurs partirent pour Glasgow où ils visitèrent les immenses chantiers de la Clyde. 45,000 hommes y sont employés. Ces chantiers couvrent les deux rives de la Clyde sur une distance de vingt milles. Des milliers de navires de toute dimension sont en construction. On assista au lancement d'un croiseur léger rapide, nouveau modèle. L'Angleterre aura encore des vaisseaux mar-

chands et des navires de guerre, lorsque la paix sera conclue!

Le lendemain, visite des usines de guerre, des fabriques de mines, de locomotives, de munitions, d'aéroplanes, etc.

Le soir, banquet officiel offert par le lord provost et les membres du conseil municipal à l'hôtel de ville.

A dix heures, les journalistes canadiens reprenaient le train pour Carlisle, où ils ont visité la plus grande fabrique de cordite qu'il y ait au monde. Cette usine colossale, qui couvre des milles et des milles de terrain et qui se compose de centaines de pavillons, emploie 14,000 femmes et jeunes filles.

Pour transporter les employés, la compagnie, dont le gouvernement impérial a le contrôle et la direction, a construit une voie ferrée qui relie Carlisle aux usines.

Inutile de dire que cette ville industrielle possède des hôpitaux, des clubs, des théâtres, des cinémas, des boulangeries, des magasins, des buanderies, des salles de lecture, etc.

Les officiers de la compagnie prétendent que les ouvrières font trois fois plus de travail que les hommes. Ce n'est pas une recommandation pour l'ouvrier anglais! Est-ce la même chose chez nous? Cette question mérite d'être étudiée.

A proximité des usines, à un endroit appelé Gretna Green, se trouve la vieille boutique d'un forgeron où, depuis plus d'un siècle, les amoureux vont se marier clandestinement. La liste comprend des lords, des ducs et des personnages de toute distinction.

Les journalistes passèrent un quart d'heure fort amusant à la forge des amours. Les dernières noces remontent à deux ans seulement.

MANCHESTER ET BUXTON

Progrès maritime — Hôpitaux — Décorations à des soldats blessés.

Le lendemain, départ pour Manchester, Buxton, etc. Manchester est un centre maritime important.

Des améliorations considérables ont été faites pour l'accommodation des navires. Des docks et des canaux ont été construits et on les a munis des appareils les plus modernes pour faciliter le chargement

et le déchargement des vaisseaux. La visite se termina par un dîner offert par les directeurs de la Manchester Ship Canal Co.

Le dimanche fut passé à Buxton où l'on visita des hôpitaux et des bureaux de renvoi des soldats. Il y eut parade militaire, etc. Le Lt.-col. Leprohon présenta des décorations et des médailles à une dizaine de soldats, dont un canadien-français.

DERNIER SEJOUR A LONDRES

Entretien avec Sir Edward Kemp—

Déjeuner avec Sir George Perley au Ritz — En aéroplane au-dessus de Londres.

Le 15, les journalistes déjeunèrent avec Sir George Perley, commissaire du Canada à Londres, à l'hôtel Ritz.

Dans l'après-midi, excursion à l'aérodrome de Hendon, à une quinzaine de milles de Londres. Grâce aux bons offices du général McRae, tous les journalistes qui ont voulu tâter l'azur ont pu satisfaire leurs désirs. Les pilotes leur firent faire toute sorte d'évolutions. C'est ce jour-là que le rédacteur en chef de la PATRIE, monté dans un puissant biplane, a survolé Londres, à 5,000 pieds d'altitude, passant au-dessus de la cathédrale St-Paul, de la tour de Londres, du palais de Buckingham Hyde Park, la Tamise, l'Abbaye de Westminster, etc., etc. Des hauteurs où planaient les aéronautes, la métropole offrait une vue magnifique. Ses nombreux squares semblaient être autant de tapis verts. Le plan de la ville se dessinait avec une netteté remarquable. Avec M. Robillard se trouvaient quatre confrères. La machine, fraîche sortie des ateliers, mesurait 103 pieds de largeur et 65 pieds de long. Vitesse moyenne, 100 milles à l'heure. Deux moteurs de 400 forces chacun. Ces nouvelles machines aériennes feront bientôt parler d'elles... en Allemagne.

La matinée du vendredi, 16 août, se passa dans le bureau du ministre des troupes canadiennes d'outre-mer. Sir Edward Kemp était entouré des membres de son conseil de guerre. Avec une conviction communicative, Sir Edward fit l'éloge de son personnel, dont le dévouement est sans borne. Il met lui-même à l'accomplissement de sa tâche toute son énergie et tout son

coeur. Jour et nuit, il travaille pour assurer le bien-être des soldats canadiens. Il ne craint pas d'affirmer que son ministère est tout aussi bien administré, sinon mieux, que a plupart des ministères à Ottawa. Il a fait allusion à une foule de difficultés auxquelles il a à faire face chaque jour, par suite des divergences d'opinion dans l'organisation militaire de l'Angleterre et des Etats-Unis. Il n'est pas toujours possible de faire ce que l'on veut !

LORD NORTHCLIFFE

Le midi, le vicomte Northcliffe, propriétaire du plus grand journal anglais, le "Times", invitait à dé-



LE VICOMTE NORTHCLIFFE, propriétaire du "Times".

jeuner tous les journalistes d'outremer — canadiens, australiens et néo-zélandais. — Le repas fut servi dans le square situé en face des édifices du journal, au coeur de Londres. Plus de deux cents invités prirent part à ces agapes fraternelles. Lord Northcliffe a fait une charge à fond de train contre la

censure et les pacifistes, qui, comme lord Lansdowne, demandent la cessation des hostilités. Il n'y aura de paix, dit-il, que lorsque les alliés auront écrasé les Allemands. C'est à Berlin ou à Potsdam que la paix devra être signée, pas ailleurs. Il a cité l'exemple de 1870, où les Prussiens ont arraché à la France l'Alsace-Lorraine par le traité de Versailles.

Durant le déjeuner, Sir Robert Borden dit bonjour à ses amis afin d'aller prendre le train pour Liverpool. Il s'embarquait le lendemain pour le Canada à bord d'un transatlantique rapide.

LES "TANKS"

Dans l'après-midi, l'on se rendit à Chickwood où sont fabriqués les "tanks", qui jouent aujourd'hui un rôle si important, dans l'offensive des alliés. On put voir fonctionner plusieurs de ces merveilleux engins de guerre.

A BRIGHTON

Dimanche, le 18, par un temps délicieux, promenade en auto à Brighton, plage la plus renommée de l'Angleterre. Une foule immense encombrait les quais et les abords de la plage. Brighton possède des hôpitaux pour les soldats blessés ou mutilés. Des centaines et des centaines de ces pauvres éclopés de la guerre chaouffaient au soleil, ce jour-là, ce qui leur reste de chair humaine. La foule ne cesse de les entourer du plus profond respect.

L'HOPITAL CONNAUGHT

Lundi, visite à l'hôpital qui porte le nom de la regrettée duchesse de Connaught, à Cliveden. C'est à cet établissement, tenu

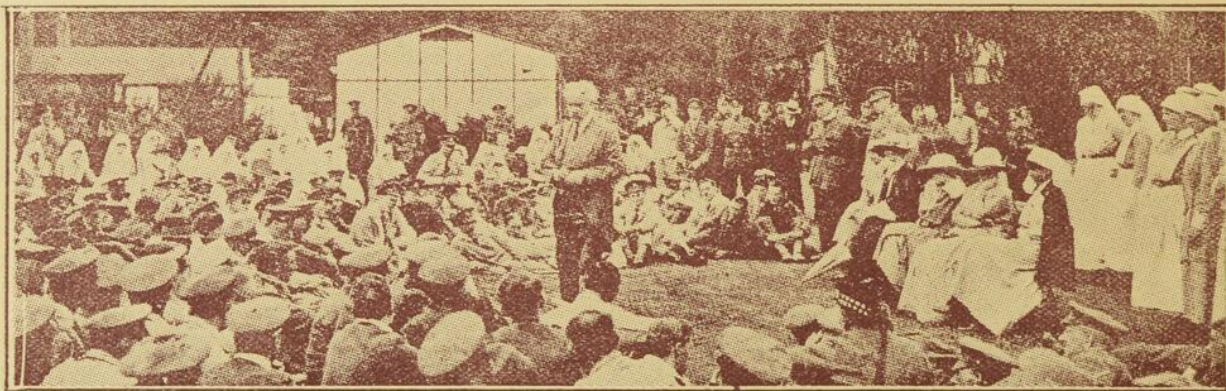
pour le bien-être des soldats, que Mme Waldorf Astor consacre tout son dévouement et sa fortune.

DINER D'ADIEU

Le soir, lord Beaverbrook offrait, à l'hôtel Hyde Park, un dîner d'adieu aux journalistes. Il leur dit que la visite de tant de journalistes canadiens lui causait une véritable joie. Dans le tourbillon de la politique anglaise, il n'a jamais cessé d'aimer son pays et ses concitoyens. Il sait que la critique des actes politiques est une nécessité des temps modernes, mais les attaques injustifiables et injustifiées le blessent profondément. Le bien qu'il s'efforce de faire en Angleterre jaillira, il l'espère, sur les siens. Il parla de l'effort anglais depuis le début de la guerre et exprima l'opinion que le Canada avait fait sa juste part. Il est convaincu que les Allemands seront bientôt forcés de s'avouer vaincus, grâce à l'intervention des Etats-Unis et du Japon.

Il a bon espoir que le voyage des journalistes canadiens dont il a eu l'idée et qu'il a eu l'honneur d'organiser, aura les meilleurs résultats pour le Canada et l'Empire.

Lord Beaverbrook a affirmé avec énergie qu'il n'a jamais écrit un seul mot ou prononcé une seule parole contre les Canadiens-français. Il a passé une partie de sa vie au milieu des Acadiens du Nouveau-Brunswick et il a appris à aimer cette noble race qui a produit des hommes remarquables et des héros sur les champs de bataille. Gagné par l'émotion, le ministre de l'Information a dû suspendre ses remarques pendant quelques instants. Ses auditeurs se sentirent également fort impressionnés.



SIR ROBERT BORDEN adressant la parole à l'hôpital de la Duchesse de Connaught.

M. Richardson, M.P., M. Smith, d'Ottawa, et M. Robillard remercièrent leur hôte de ses délicates attentions. Le rédacteur de la PATRIE complimenta également le général McRae, le major Montague, le major Annand, le major Witmore, le capt. Robertson et tous les autres officiers du ministère de l'Information qui n'ont rien épargné pour le confort des confrères.

"En réunissant dans la métropole, a-t-il ajouté, les représentants des journaux du Canada, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande et du Sud Africain, lord Beaverbrook a rendu à l'empire britannique un service qui ne saurait être trop apprécié. Cette convention resserrera davantage les liens qui unissent les colonies à la mère patrie; elle produira une meilleure entente entre les diverses populations qui vivent sous le drapeau anglais et contribuera peut-être plus que tout autre acte des hommes publics ou des gouvernements de la Grande-Bretagne, à concilier les divergences d'opinions que peut susciter tout projet nouveau destiné à amener une coopération plus efficace de toutes les parties de l'empire, en temps de paix comme en temps de guerre. Nous sommes particulièrement fiers de voir que la réalisation de cette oeuvre importante sera accomplie par un canadien qui, par son habileté et sa claire vision des conditions nouvelles résultant de la guerre sanglante dans laquelle toutes les nations libres ont pris part pour le triomphe de la justice et du droit, a acquis dans le gouvernement impérial une influence considérable."

Le lendemain, 20 août, M. Bonar Law, chancelier de l'Echiquier, donnait à déjeuner, à 11 Downing Street aux visiteurs canadiens. Lord Beaverbrook les accompagnait. M. Bonar Law félicita le Canada de ses généreux efforts durant la guerre et rappela avec une émotion visible le temps de sa jeunesse passé au Nouveau-Brunswick. Il n'oublie jamais qu'il est canadien, bien qu'il habite Londres depuis l'âge de 12 ans.

DERNIERES HEURES A LONDRES.

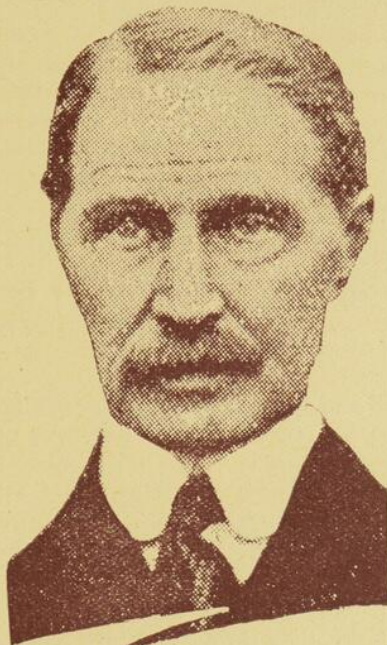
Le soir, par groupe de quatre, les journalistes dînaient dans les principaux hôtels de Londres. Au Savoy,

ils assistèrent à un match de boxe privé organisé à leur intention.

Le lendemain, ils quittaient Londres et filaient vers Liverpool.

ALL ABOARD !

Le 22, à midi, à bord d'un paquebot de 52,000 tonnes, l'un des plus gros navires du monde entier, — il porte six canons de six pouces, consomme 1,000 tonnes de charbon par jour et file 25 noeuds à l'heure — ils reprenaient la mer. La traversée dura moins de six jours. Les sous-marins allemands n'ont pas osé ou n'ont pu s'attaquer à ce colosse des mers.



M. BONAR LAW, Chancelier de l'Echiquier.

DE RETOUR

Les vingt-trois confrères sont aujourd'hui rentrés dans leurs foyers respectifs.

Le voyage le plus mémorable qui ait encore été entrepris est donc terminé.

Nos confrères ont parcouru plus de 1500 milles en auto, à travers la France et la Grande Bretagne.

Derniers détails: En Angleterre, à Londres surtout, l'on peut se procurer toute espèce de choses; mais pour le millionnaire comme pour le plus humble pékin, il n'y a pas de sucre, pas d'allumette, pas de beurre, pas de beefsteak, pas de glace; par contre, l'on mange du pain noir, l'on boit du mauvais whisky et de la bière détestable, et seulement durant certaines heures de la journée.

—En France, comme en Angleterre, les prisonniers allemands travaillent à la confection et à la réparation des chemins. Les lourds camions militaires ont été funestes pour les belles routes de France.

—Les soldats américains et les populations françaises de l'arrière fraternisent merveilleusement. Les Yankees aiment la langue française et désirent l'apprendre le plus vite possible. Les Anglais se montrent fort aimables pour les paysans français, mais ils ne paraissent guère vouloir apprendre leur idiome. Une paysanne disait au représentant de la PATRIE: "Nous nous arrangeons très bien avec les anglais, mais nous aimons d'avantage les Américains; nous les considérons comme nos enfants."

VICTOIRE PROCHAINE

Les journalistes ont été à même de voir tout ce qui se fait de l'autre côté de l'eau pour le succès des armes des alliés et ils sont revenus convaincus que rien n'a été épargné par la nation anglaise. Sans l'effort gigantesque du Royaume-Uni, le triomphe de la grande cause pour laquelle toutes les nations libres font tant de sacrifices paraîtrait encore très éloigné.

Avec le concours des Etats-Unis sur le front occidental et celui du Japon, en Russie, la victoire est maintenant certaine, à brève échéance.

La censure interdisant de publier les moindres renseignements dont l'ennemi pourrait tirer profit, les journalistes sont tenus de garder la plus complète réserve. Notre rédacteur est cependant en mesure de dire que l'organisation des alliés, au front et à l'arrière, est parfaite. La France est le plus formidable camp armé qui ait jamais été formé depuis la création. Lors de la visite des journalistes, les routes, les champs, les villes et les villages, étaient littéralement encombrés de lourds camions, de trucs automobiles, de canons, de mitrailleuses, d'engins de destruction de toute sorte. Des millions de soldats attendaient avec impatience le mot d'ordre. Des quantités innombrables de munitions et d'approvisionnements, soigneusement camouflées, gisaient çà et là. Des corps de cavalerie sans nombre se préparaient à l'assaut. L'on eût dit que déjà l'air frissonnait des échos précur-

seurs de la grande offensive qui se déclanchait et qui devait culbuter les Allemands jusqu'à la fameuse ligne Hindenburg. Pas un soldat n'aurait voulu abandonner son poste avant d'avoir délivré la France du brutal envahisseur.

"Nous aimerions à rentrer dans nos foyers", disaient aux journalistes les soldats canadiens et anglais, "mais nous voulons auparavant finir notre tâche. Nous les aurons bientôt." Ce sentiment de confiance et de noble dévouement anime tous les coeurs, dans les tranchées, comme à l'arrière. Et c'est ce sentiment irrésistible qui met en ce moment à la disposition du maréchal Foch des armées invincibles dont les étendards victorieux flotteront bientôt sur les bords du Rhin.

Comme un torrent dont les vagues immenses emportent tout devant elles, les alliés chasseront l'ennemi jusque dans ses derniers retranchements et imposeront la paix, une paix durable. L'humanité haletante et meurtrie attend avec anxiété depuis longtemps cette heure bénie où le droit et la justice triompheront.

Il appartiendra à l'histoire de faire la part des sacrifices auxquels les alliés se sont astreints pour sauver le monde de la sauvagerie prussienne. A côté de la France héroïque qui a versé le plus pur de son sang, la Grande Bretagne et ses colonies occuperont la première place. Sans la flotte anglaise qui a tenu les mers libres et qui permet aujourd'hui même de transporter en toute sécurité sur les champs de bataille des millions de soldats américains, l'issue du gigantesque conflit aurait-elle été favorable aux alliés? L'opinion publique éclairée du monde entier répondra: non. Aujourd'hui même, c'est sur des navires anglais, protégés par des croiseurs et des contretorpilleurs anglais, que les troupes américaines, admirables d'entrain et de courage, traversent l'océan. Il semble bien que les Etats-Unis et le Japon seront les derniers facteurs de la défaite des armées germaniques. Mais il serait injuste d'oublier que l'effort britannique prépare depuis quatre ans les voies du succès définitif. Non seulement l'Angleterre

à mis ses navires de guerre et ses vaisseaux marchands au service des alliés, elle a de plus couvert son territoire de fabriques d'armes et de munitions, d'aéroplanes, et levé une armée de 8,000,000 d'hommes, tout en fournissant le nerf de la guerre aux nations de l'Entente.

En luttant, au prix de tant de sacrifices, pour le salut des nations envahies et opprimées et pour le respect des traités, l'Angleterre a montré une fois de plus son désir persévérant de voir la liberté et la civilisation régner dans le monde. C'est cette grande leçon qui se dégage du mémorable voyage que les journalistes canadiens viennent de faire en Europe.

MESSAGE

QUELQUES-UNES DES CONSEQUENCES DU VOYAGE DES JOURNALISTES CANADIENS.

London, August 19—(Canadian Press Despatch from Reuter's, Limited).—The following message is from Charles Robillard, chief editor of La Patrie, Montreal, a member of the party of Canadian journalists:

"As the tour of the Canadian journalists through France and the British Isles is nearly over, I may be permitted to mention some of the very beneficial results which will ensue for the Empire and the Overseas Dominions.

"The newspapermen have returned to London convinced more than ever of the grandeur of the cause for which the Allies are fighting, and impressed with the irresistible man power at their disposal. With the help of the American armies pouring into France at the rate of four hundred thousand monthly, the British and French armies will, I believe, soon throw the Germans back into their own country. With their perfect organization and the spirit of confidence shared by everyone, the Al-

lies rely on prompt and complete victory.

"In the assembling in this Metropolis of the leading newspapermen, not only of Canada, but also of Australia, New Zealand and South Africa, Lord Beaverbrook, Minister of Information, has rendered to the British Empire a service that cannot be over-appreciated. This meeting will bring in closer touch the Motherland and her colonies. It will create a better understanding between all peoples under the British flag, and contribute perhaps more than any previous action of the statesmen or Governments of Britain to conciliate differences of opinion concerning any scheme or system that may be proposed for stronger cooperation of all parts of the British Empire, in time of peace as well as in war.

"But this very important Imperial concentration and unification of all the resources of the Empire will be effective and fruitful only if the small nations receive adequate protection, and the rights of minorities everywhere are sufficiently safeguarded. The British Empire is a very powerful organization. As Bishop Fallon very eloquently said at a dinner given by Brigadier-General Ross to the officers of the Canadian Army Pay Corps, the British Commonwealth is bound to stand. But, as in all complicated machinery, every piece, however small it is, must be in its proper place and perfectly adjusted; otherwise the least trouble may produce the most serious results.

"Even under the British flag, religious and language questions are irritating, and I hope one of the consequences of this war will be that such mischievous difficulties will disappear for ever.

"From the sacrifices made by our gallant boys, there will follow more toleration, a better understanding and a stronger love for each other.

"A new world is rising from the bloodstained battlefields of Flanders and France!"

Lloyd-George, Northcliffe et Beaverbrook

Ces trois noms dominent la scène politique en Angleterre en ce moment. Chacun représente une école particulière dont les principes et les idées peuvent parfois s'entrechoquer, mais qui s'imposent tout de même à l'admiration et à l'engouement du peuple anglais.

Dans leur sphère respective, M. Lloyd George, le vicomte Northcliffe et lord Beaverbrook exercent une influence prépondérante. Ils se soutiennent, se complètent et marchent résolument dans la même voie. Sur leur drapeau qu'ils déploient fiévreusement au vent se lisent ces mots : "La guerre jusqu'au bout, jusqu'à la destruction du militarisme prussien." M. Churchill les suit de près. Comme eux, il désire le succès complet, absolu, des armes de l'empire britannique.

M. Lloyd George n'a peut-être pas l'ardeur combative des trois autres personnages que nous venons de mentionner, parce que le poids des ans et des responsabilités commence à blanchir ses tempes et à courber ses épaules ; mais, le propriétaire du "Times", lord Beaverbrook et M. Churchill sont dans toute la force de l'âge, pleins d'énergie et d'activité. Ils ont de l'ambition. M. Lloyd George est le clairon qui sonne la charge. Au parlement et à la tribune populaire où il a tant de fois préconisé des doctrines radicales et socialistes, il dénonce la turpitude des Boches et exhorte les foules à faire leur devoir. Il leur dit que le seul salut de la Grande-Bretagne est de briser le colosse prussien. Sa voix a des accents qui enflamment.

L'influence du vicomte Northcliffe s'exerce dans un autre champ d'opération. Ses grands journaux, le "Times", le "Mail", etc., font chaque jour appel au patriotisme du peuple anglais, étalant sans cesse sous les yeux des lecteurs les horreurs de la guerre et les dangers auxquels l'empire britannique est exposé. Les hommes publics qui, comme lord Lansdowne, trouvent que la guerre a assez duré et qu'il serait opportun de chercher un terrain d'entente, sont dénoncés comme des traîtres prêts à soumettre la nation anglaise aux plus profondes humiliations. La guerre à outrance, sur mer et sur terre, seule, amènera la chute du kaiserisme et laissera la

Grande-Bretagne et ses colonies maîtresses de leurs destinées. Il faut lutter et se battre tant que l'Allemagne n'aura pas été vaincue, parce qu'un demi-succès condamnerait fatalement l'Europe à une autre guerre sanglante. Pas de paix sans une victoire complète et définitive ! C'est à Potsdam ou à Berlin, ainsi que le disait lord Northcliffe au dîner offert aux journalistes canadiens avant leur départ pour le Canada, que le traité devra être signé. Ces continuelles et pressantes exhortations trouvent nécessairement un écho sympathique au sein du peuple. Et l'on peut être convaincu que la guerre se continuera tant que les Allemands n'auront pas vu leur pays dévasté comme l'a été la France, à moins que cette dernière, satisfaite des réparations et retrocessions obtenues, ne conseille de mettre fin aux hostilités.

Lord Beaverbrook, chancelier du duché de Lancaster, ministre de l'Information, est l'homme d'action par excellence. C'est lui qui déblaise le terrain et indique la route à suivre. C'est le créateur des combinaisons habiles et audacieuses.

A une activité dévorante, lord Beaverbrook joint une merveilleuse facilité d'assimilation et une vision très claire des événements. La vivacité de son esprit et de son jugement brille avec éclat dans la discussion de toutes les questions. Sa conversation est vive, animée, intéressante, toujours nourrie. Sans être un orateur de grande envergure, il parle bien et clairement. Il sait convaincre par la chaleur de sa parole et la solidité de son raisonnement. Elu pour la première fois membre de la Chambre des Communes anglaise en 1910, il ne tarda pas à se faire remarquer dans le monde politique. Il aurait même à son actif la démolition du cabinet Asquith. Il entra à la Chambre des lords, il y a un peu plus d'un an, et quelques mois plus tard il acceptait un portefeuille dans le cabinet Lloyd George. C'est un ministre né des conditions nouvelles créées par la guerre et dont la mission est de faire de la propagande à l'intérieur et à l'étranger. Le premier-ministre ne pouvait mieux trouver. Au fait de tout, lord Beaverbrook a apporté dans la direction de son ministère les méthodes

qui sont en vogue dans le monde des affaires au Canada et aux Etats-Unis. Il a fait fi des conventions et des lenteurs des vieilles administrations. Tout a volé en éclats. Naturellement, ces procédés modernes ont fait sensation dans un milieu aussi conservateur, aussi respectueux du protocole que Downing Street. Lord Beaverbrook, resté canadien dans l'âme, s'est mis à la besogne avec dévouement, avec toute l'ardeur d'un jeune homme de 39 ans. Les résultats obtenus étonnent tout le monde. Par la plume, par l'image, par la photographie et la cinématographie, il a fait connaître et apprécier dans tout l'empire et à l'étranger l'effort de la Grande-Bretagne depuis le commencement de la guerre. Il a établi à Londres des musées et des galeries de peintures qui sont fréquentés par des foules nombreuses. Il a fondé des journaux pour les soldats de l'Angleterre et de ses colonies. Il s'occupe des trophées de la victoire destinés au Canada ainsi que du bien-être de nos soldats. Lord Beaverbrook a fait un travail colossal, et il jouit aujourd'hui d'un prestige que ni ses détracteurs de là-bas ni les roquets d'outre-mer qui le mordent au talon ne pourront amoindrir. En réunissant à Londres un grand nombre de journalistes du Canada, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande et du Sud-Africain, il a pris une initiative à laquelle tous les partis en Angleterre ont sincèrement applaudi, parce qu'elle doit faire mieux apprécier l'effort britannique et rendre plus étroites, plus cordiales, les relations entre la Métropole et ses colonies.

Des élections générales sont imminentes. Le parlement sera très probablement dissous à la fin de novembre et l'appel au peuple aura lieu en janvier ou février. Le retour au pouvoir de M. Lloyd George ne fait aucun doute. Il a été l'artisan le plus chaleureux de la participation de l'Angleterre à la guerre, il est juste qu'il soit au poste lorsque l'heure de la victoire sonnera et que les conditions de la paix seront discutées. Comme organisateur de la campagne électorale ou autrement, lord Beaverbrook jouera un rôle considérable dans les événements politiques qui se préparent.

SAINT-ETIENNE
EUGENES

ACHEVÉ D'IMPRIMER

pour

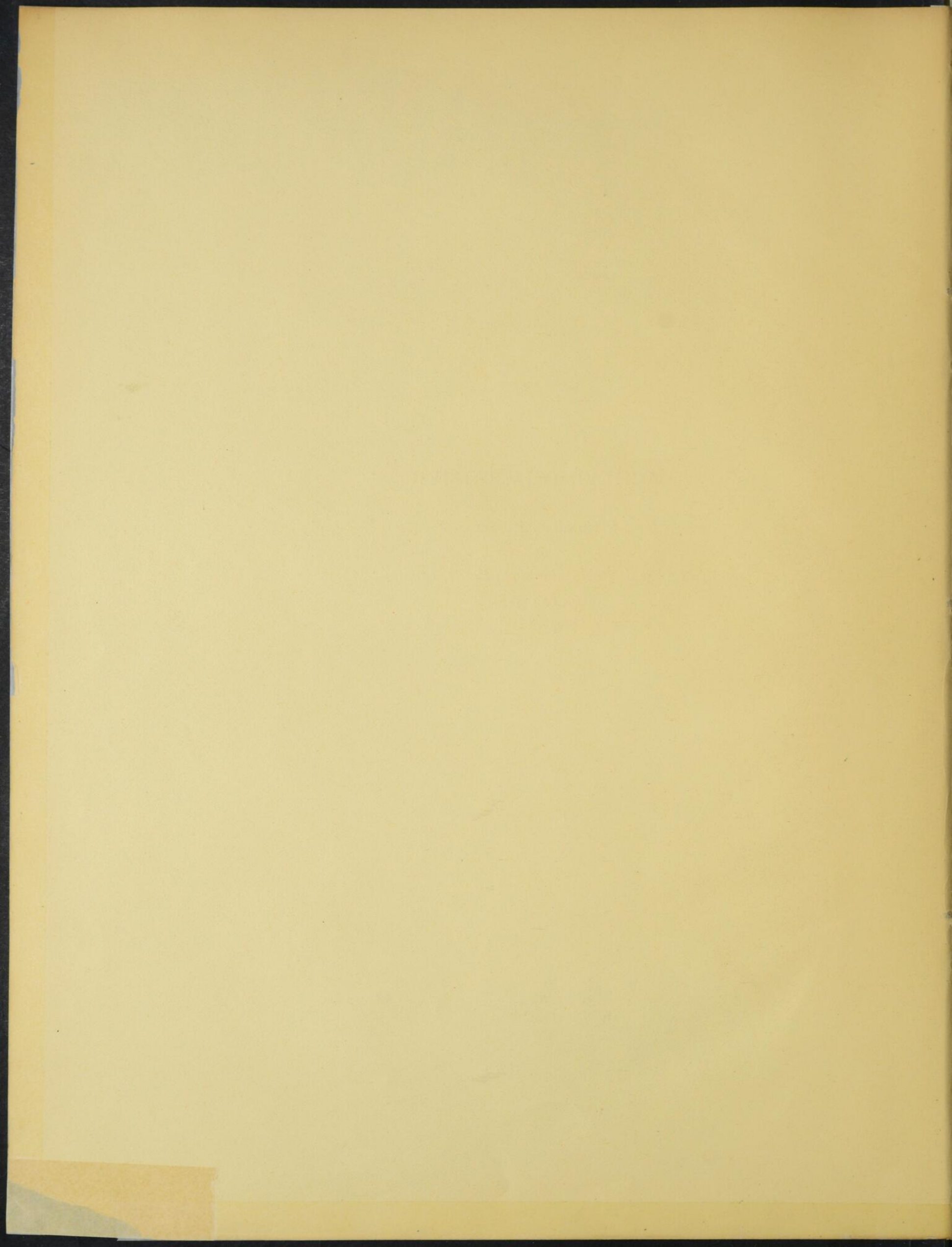
M. CHARLES ROBILLARD

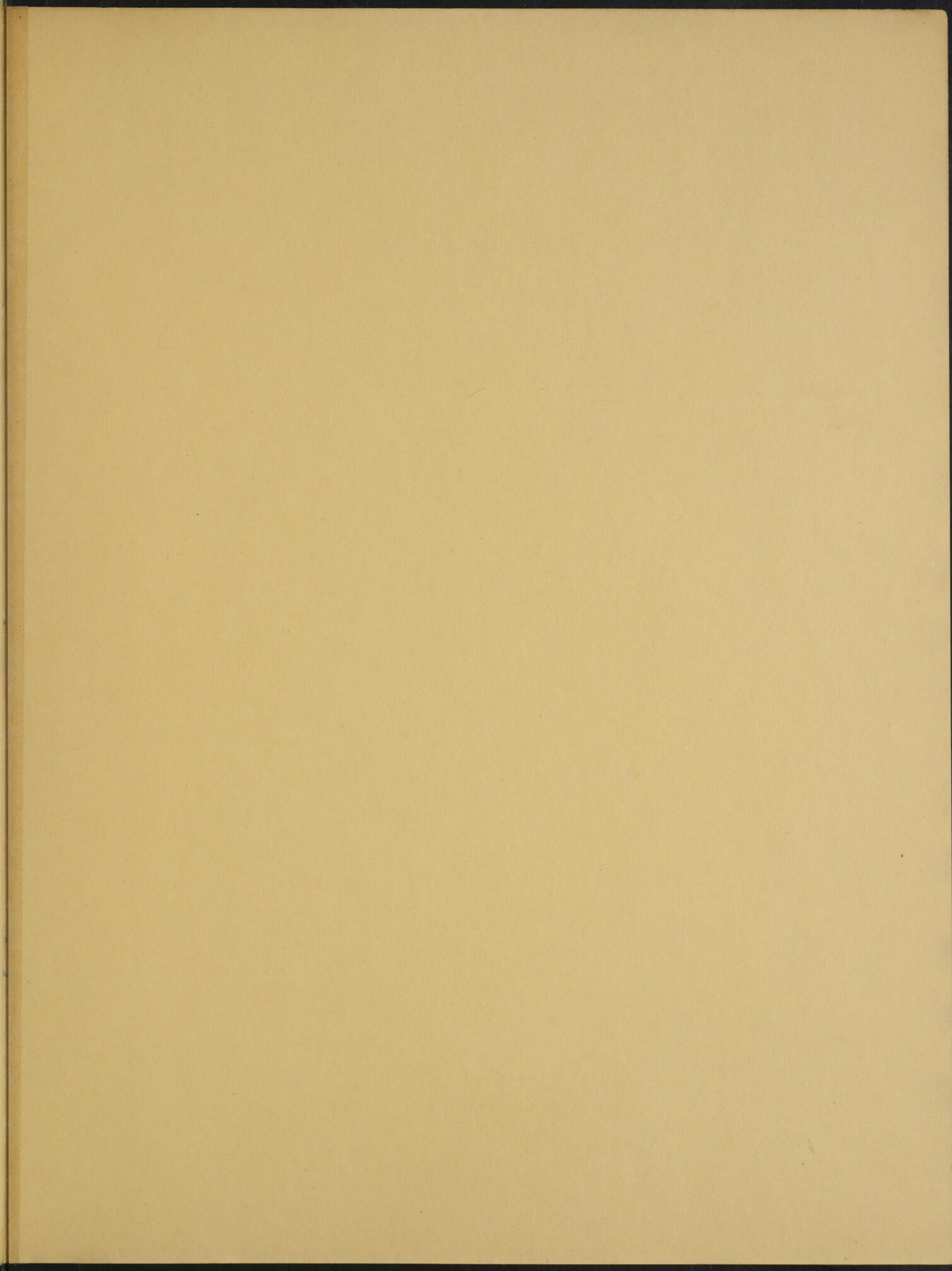
par

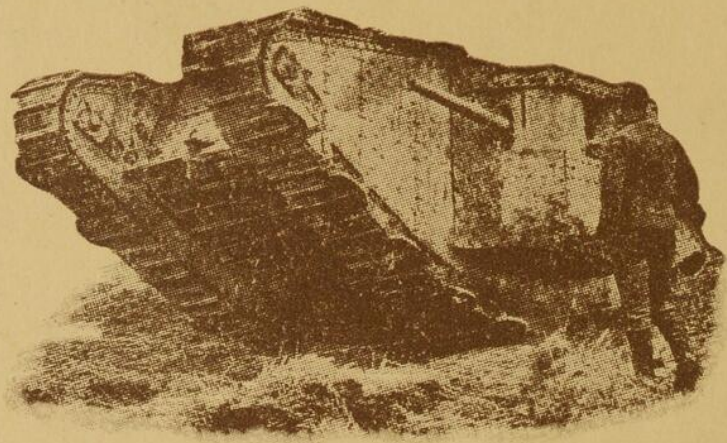
La Cie de Publication de la Patrie, Limitée

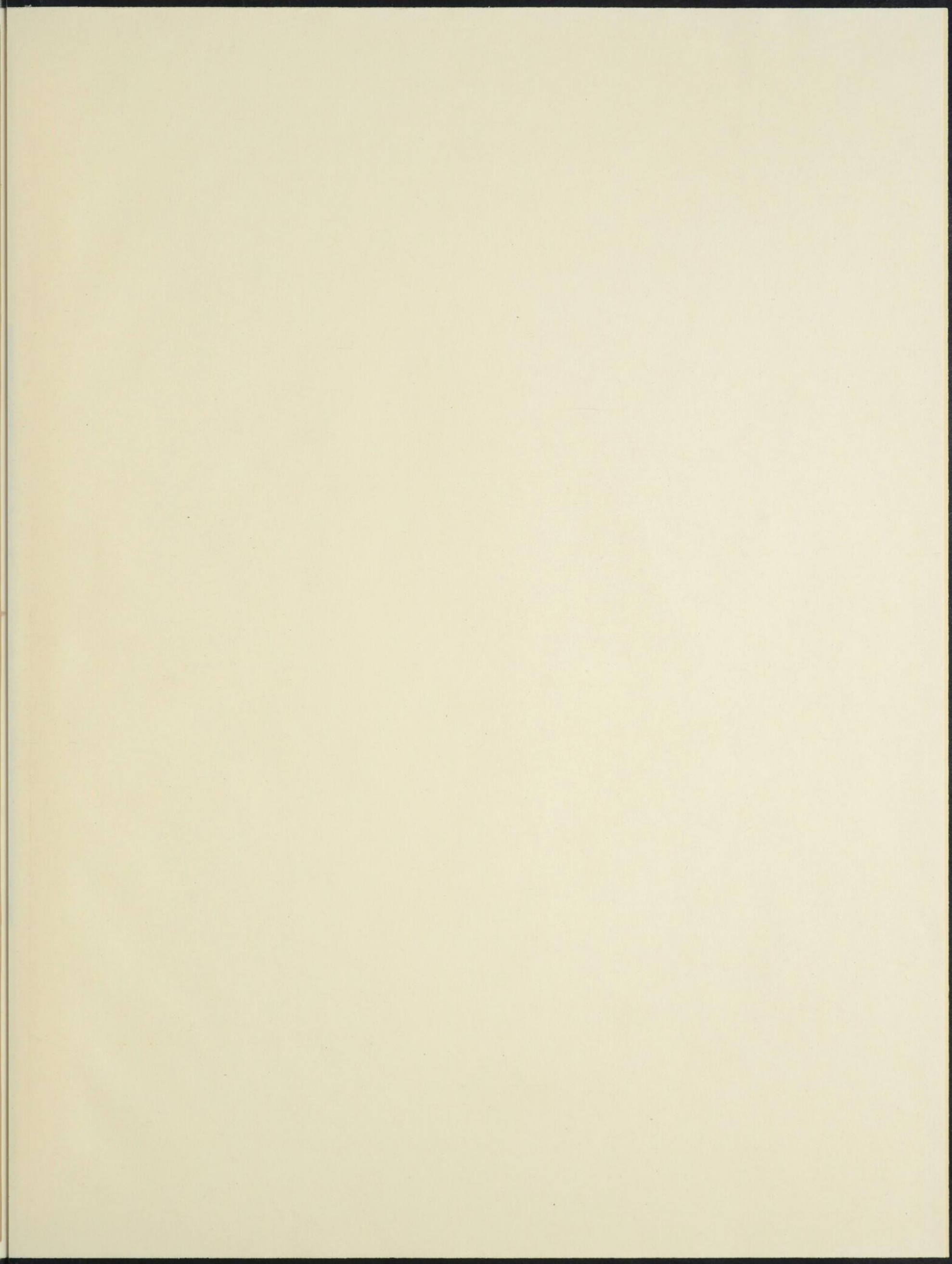
à Montréal, (Canada)

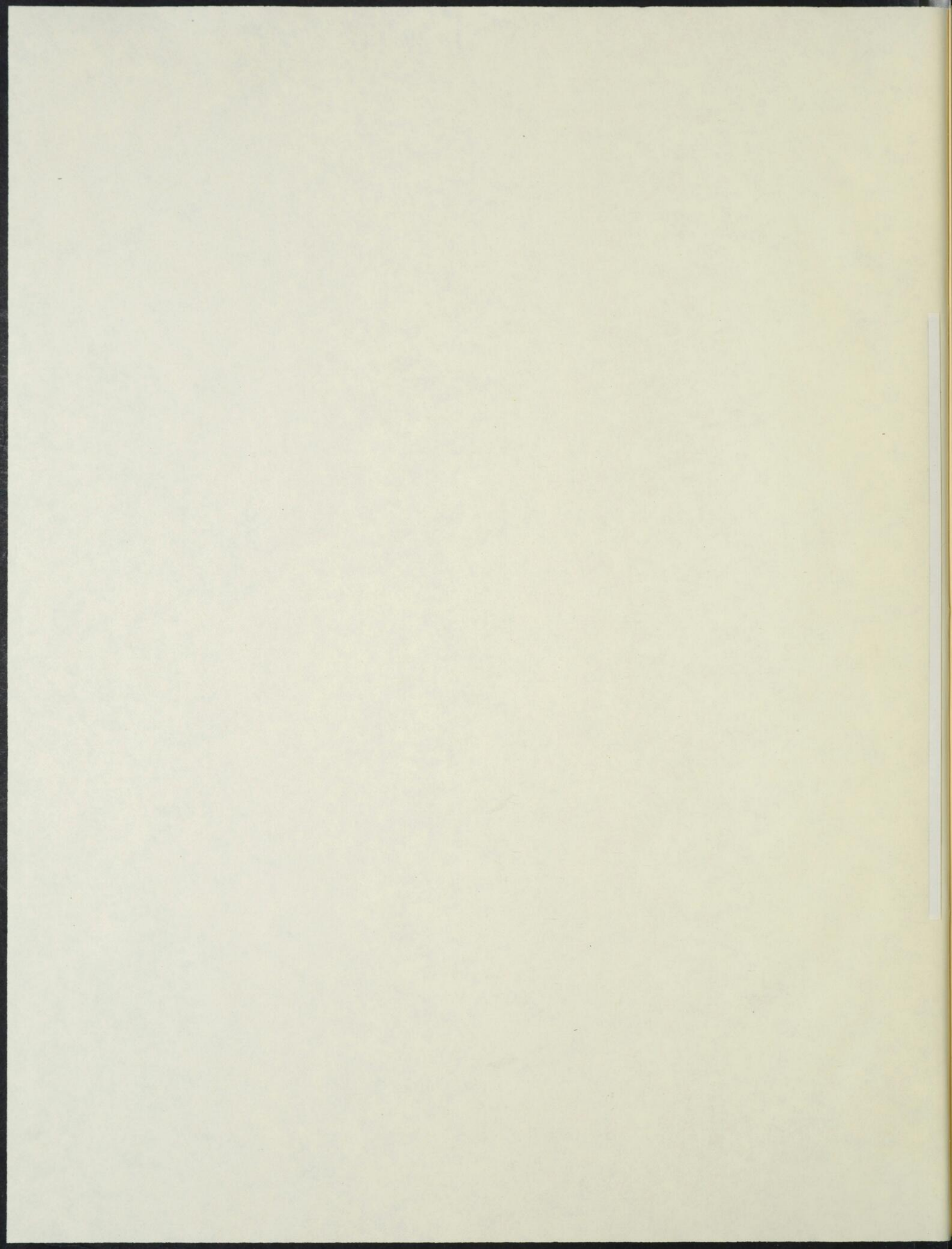
le vingt septembre mil neuf cent dix huit.

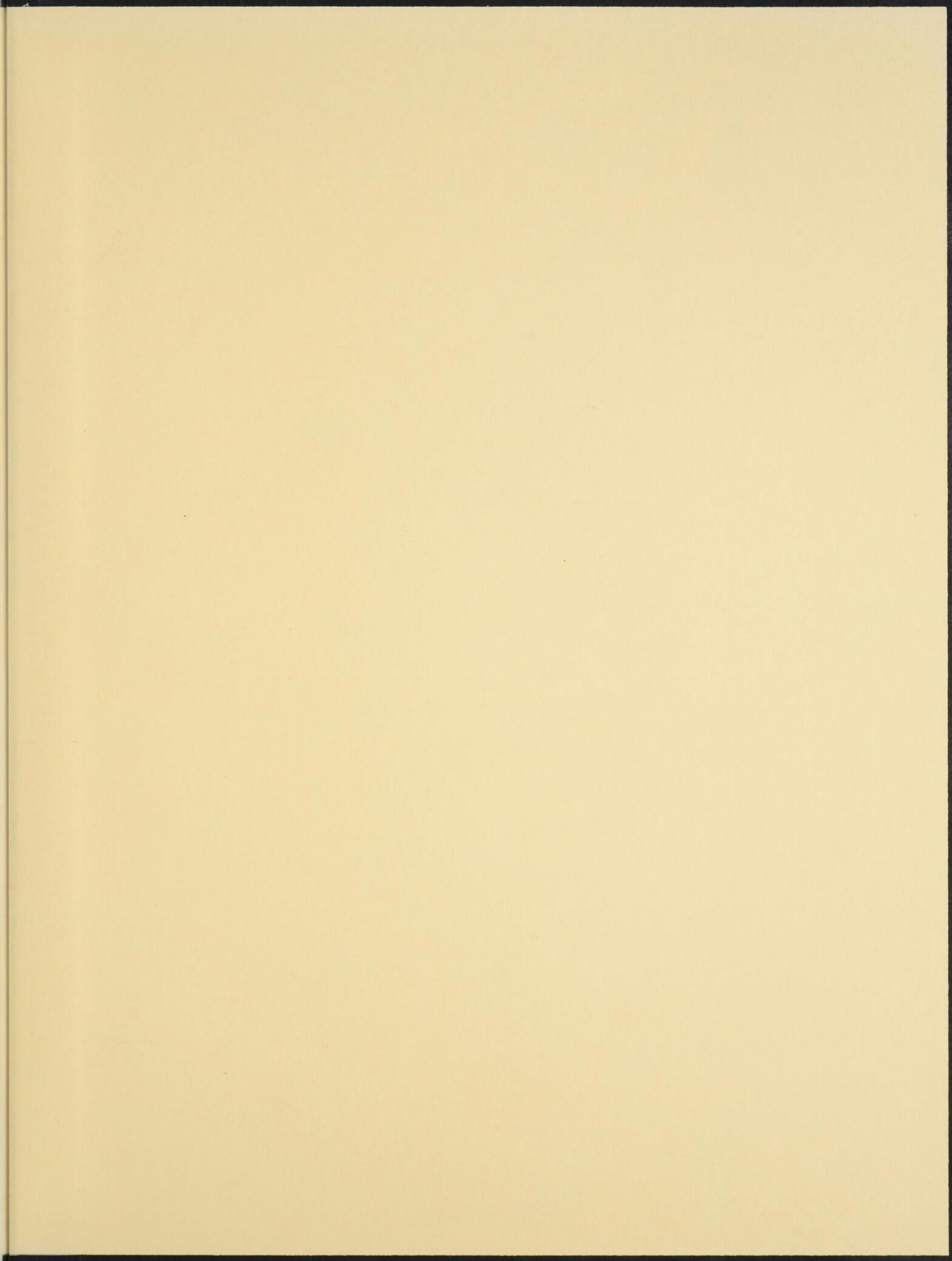














B A n Q



000 680 196